

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |



FRAGMENT DE LA VIERGE DE SAINT SIXTE, d'après Raphaël.



LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

XII

LE REPENTIR DE SAINT JOSEPH.

La joie de Marie et de Joseph, en se revoyant et en se rejoignant l'un l'autre, ne fut pas de longue durée.

Pendant le voyage même, ou sitôt après la rentrée à Nazareth, Joseph découvrit les indices de la maternité future de Marie. Ignorant encore le mystère de l'Incarnation, il se troubla et s'embarrassa dans d'inextricables perplexités. Il ne pouvait douter ni de la sainteté de son épouse ni du témoignage de ses yeux ; et, entre cette sainteté si connue et ce témoignage plein d'évidence, il ne trouvait aucune conciliation rassurante. Quel jugement porter, et quel parti prendre ?

A son visage défait, aux larmes qui mouillaient ses yeux, à l'outil qui tombait de sa main découragée, Marie devinait la torture de son cœur ; et pourtant elle se

taisait, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de révéler à son époux ce qu'il avait fait connaître à sa cousine.

Ils souffraient donc tous les deux en silence, priant Dieu l'un pour l'autre de toute l'ardeur de leur amour mutuel.

Ne voulant ni diffamer Marie, ni assumer la moindre responsabilité devant Dieu, Joseph aima mieux, en se séparant d'elle pour un temps, prendre sur lui seul, devant la famille et devant le peuple, tout l'odieux d'un pareil abandon, et encourir l'accusation de père et d'époux sans cœur.

Cependant, Marie redoublait auprès de lui de sollicitude et de tendresse, sans pouvoir ni éclaircir son visage, ni consoler son âme.

Un soir, n'en pouvant plus, Joseph fit un mince paquet, et se disposa à partir dans la nuit pendant le sommeil de Marie. En attendant, il feignit d'aller prendre lui-même quelque repos. Il s'endormit malgré lui, et aussitôt, un ange du Seigneur, toujours Gabriel sans aucun doute, lui apparut en songe, et lui dit : "Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre avec vous Marie, votre épouse ; car ce qui a été engendré en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus ; car c'est lui qui sauvera le peuple de ses péchés."

Ainsi tiré de son sommeil, Joseph fit comme l'ange du Seigneur lui avait ordonné. Il alla trouver Marie, qui, probablement avertie elle-même, ne dormait pas et attendait. Il se prosterna devant elle, et lui demanda pardon de ses doutes et de ses inquiétudes. Marie le releva avec empressement et tendresse, et tous les deux, remplis de joie, rendirent grâce à Dieu.

Cet incident de la vie de notre bien-aimée mère n'a pas été traité, que nous sachions, avant le quinzième siècle et même rarement après. Il est connu dans l'art sous le titre de : *le repentir de saint Joseph*. Cette vision est

d'ailleurs difficile à distinguer de la seconde, où il fut ordonné à Joseph de prendre la mère et l'enfant et de s'enfuir en Égypte. Il y a cependant au musée Brera, à Milan, une charmante fresque de Luini qu'on ne saurait confondre avec la seconde vision. Saint Joseph est assis sur un banc de charpentier ; il sommeille la tête appuyée sur la main. Un ange, debout, lui montre Marie, que l'on voit à une fenêtre occupée à coudre.

Le sculpteur des stalles d'Amiens a rendu le *repentir* d'une manière très poétique. La Vierge est assise sous un dais magnifiquement sculpté. Deux anges lui amènent saint Joseph qui à genoux lui demande pardon. Marie lui tend une main, de l'autre elle tient le livre des révélations. Sur les portes de Notre-Dame de Paris l'incident est traité à peu près de la même manière.

Au musée du Louvre, il y a une peinture, que l'on dit être le plus bel ouvrage d'Alexandre Tiarini. Joseph y est à genoux devant Marie. La Vierge, debout, avec dignité, le relève d'une main, de l'autre lui montre le ciel. Derrière eux Gabriel accompagné de deux anges met son doigt sur ses lèvres, comme pour recommander le silence. Les figures sont de grandeur naturelle, d'une exécution et d'un coloris très remarquables. L'ensemble rappelle le style grandiose mais un peu maniéré de l'école du Guide dont Tiarini a, sans doute, subi l'influence, quoiqu'ils fussent à peu près du même âge.

Alphonse Declaire.



DOUX SOUVENIRS

DE tous les souvenirs de mes voyages d'autrefois, il en est peu de si agréable que celui de mes visites aux béguinages de Gand et de Bruges (1). La Flandre possède là des bijoux de pierre, d'une rareté unique. C'est ce qu'elle a hérité et conservé de plus original, de plus exquis, des siècles morts.

Dans ces vieilles villes de là-bas, voici tout à coup, au milieu des demeures modernes, le délicieux enclos qui s'entr'ouvre. C'est un hameau du moyen âge ! C'est un jardin de vierges ! On dirait des Van Eyck ou des Quentin Metzys. On a l'impression de marcher dans le paysage d'un tableau. Ah ! qu'on s'y sent loin de tout et loin de soi-même !

Au centre, s'arrondit un terre-plein, une pelouse à fleurettes, comme l'avant-plan des tryptiques. Des arbres frémissent... la clochette de la tour s'éveille, si douce, si calme, ayant l'air de dérouler au vent comme une fumée de sons.

Tout autour de cette grande place, les petits couvents, alignés. Chaque porte est verte, d'un vert de prairie. Les murs peints en rouge ou en gris, avec un pignon qui monte en escalier régulier... les fenêtres sont comme des premières communiantes, à cause des rideaux de fraîche mousseline où les géraniums des châssis ont un rose de lèvres derrière un voile.

(1) Ma première visite date de 1870. J'étais au milieu de ces asiles de tranquillité et de paix, en compagnie de mon ami A. P..... au moment où se déclarait la guerre franco-prussienne. En 1872, j'y retournais en compagnie d'une tante bien-aimée, qui fut pour moi une seconde mère. J'y revenais encore, l'année suivante, avec une épouse chérie qui, hélas ! ne vit plus, elle aussi, que dans le souvenir des beaux jours passés en sa douce compagnie.

Entrons maintenant dans un des petits couvents, celui dont la porte est ornée d'une banderole où est écrit le joli nom qu'il porte : "Couvent de l'amour de Dieu." Devant la maison, il y a un jardinet de presbytère, méticuleux et délicieux, ourlé de buis ; les fleurs dociles y forment des initiales de Patronnes, des Sacré-Cœur percés d'un glaive de verdure.

Voici les parloirs, voici surtout l'ouvroir. C'est la salle de travail en commun. Tout est blanc. On éprouve l'ivresse, la chaste volupté du blanc. Tout est blanc : les murs à la chaux, le plancher où du sable blanc fait des méandres et des dessins ; les rideaux de coton immaculé ; enfin, les cornettes des béguines, — blanc sur blanc, — tandis que leurs mains elles-mêmes ne manient que des choses blanches : lingeries qu'elles réparent ou dentelles dont elles tressent les fils de la Vierge.

Oserons-nous être indiscrets jusqu'aux chambres et aux dortoirs ? Elles sont si innocentes, les bonnes béguines, et pensent si peu à mal ! Voici leur lit, drapé de percale mauve, couleur séculaire chez elles, comme est séculaire aussi la forme du mobilier, de ces chaises garnies de jonc qui s'espacent dans les parloirs, dans leurs chambres. Comme tout est angélique, ici ! Sont-ce encore des femmes ? Nulle trace de féminité, de corporalité, pourrait-on dire.

Et l'on sort, et l'on rentre dans la ville moderne, dans la ville grise en proie à la brume, dans la ville noire en proie au négoce, comme si on avait été dans une étoile blanche, comme si on avait voyagé chez les anges. . . .

* * *

Cette impression si intime et si délicatement artiste, tous les étrangers qui furent les passants des béguinages l'ont éprouvée.

Michelet, en 1834, ne fit qu'y passer à la course. Il

n'en vit que le côté pittoresque et cependant il est resté sous le charme et le redit dans son livre posthume : *Sur les chemins de l'Europe*. J.-K. Huysmans fut conduit, tout jeune, voir deux vieilles parentes au béguinage de Turnhout, qui, exigü, lui avait paru immense ! Il en a gardé un souvenir ineffaçable dont les échos se sont répercutés dans son roman : *En route*.

M. Geo. Rodenbach a qui nous faisons ici de larges emprunts, raconte dans le *Correspondant* la visite qu'il fit faire du béguinage de Bruges, au romancier Léon Cladel. " Le fougueux évocateur du Quercy, nous dit-il, plus que méridional, — presque Sarrasin d'Espagne, — c'est-à-dire du " midi et demi," comme dit M. Alph. Daudet, — était exubérant, bavard, tumultueux, criant haut. En entrant dans Bruges, il faisait son tapage ordinaire. Mais quand nous approchâmes de ce jardin du béguinage, l'influence du silence le gagna. Il commençait à parler moins fort. Ses gestes qui tantôt et d'habitude avaient l'air de vouloir décrocher les enseignes, éteindre des réverbères ou des étoiles, se restreignirent. Quand nous fûmes dans l'enclos si mystique, si reposé, Cladel parla moins ; un instant après, il ne parla plus. Le sortilège opérait sur lui. Il nous regarda, stupéfait. " Ah ! quel silence, dit-il. Il m'a vraiment touché ici ! " Et il montra son front, la place où on assomme le bœuf, comme si le silence était devenu une réalité, quelque chose de physique, avait fait le coup de maillet qui étourdit la bête. "

Puissance du silence des béguinages ! Il avait accompli le miracle de faire taire Léon Cladel. Ce fut la seule fois de sa vie !

L'origine des béguinages est incertaine. On croit qu'ils remontent à sainte Béga, fille du bienheureux Pépin de Landen et sœur de sainte Gertrude, qui mourut vers 698. Toutefois il semble certain que c'est la Flandre qui inventa ce curieux ordre des béguines, mi-laïque mi-reli-

gieux, offrant cette nuance essentielle que les femmes n'y font pas de vœux perpétuels, s'engagent temporairement à l'obéissance et à la continence, c'est-à-dire qu'elles peuvent, à leur guise, partir et se marier, ce qui fait de la béguine une religieuse d'une sorte unique.

La vogue de l'ordre fut rapide. De la Flandre, leur berceau, les béguinages s'établirent partout : en Allemagne et en France. Paris eut son béguinage fondé par le roi saint Louis. Les satires de Rutebeuf l'ont immortalisé. A travers son vieux français du temps, nous entendons ses diatribes aiguisées sur leurs mignons péchés et leur droit de se marier, qui surtout l'exaspère :

Si béguine se marie
C'est que telle sa vocation :
Ses vœux, sa profession
N'est pas à toute sa vie ;
Cet an pleure et cet an prie
Et cet an prendra époux ;
Or est Marthe ; or est Marie ;
Or se garde, or se marie ;
Mais n'en dites sinon bien,
Le Roi ne souffrirait mie.

Malgré cette haute protection du roi, Rutebeuf ne taisait point son libre langage, et sa satire récidivait. Il rime encore :

L'ordre des béguines est légère,
Je vous dirai en quelle manière,
C'est bien pour mari prendre.
Et l'on ne peut pas défendre
Qu'elles n'aient de la chair tendre.

Il faut croire que Rutebeuf n'avait pas tout à fait tort, car nous voyons, dès 1400, le béguinage fondé par saint Louis près la porte Babet périlcliter et se trouver enfin réduit à trois béguines. A cause de la clause spéciale des vœux temporaires, il se trouva, au bout de peu de temps, que toutes, comme dit Rutebeuf, avaient voulu *mari prendre*.

Il en fut de même partout, excepté en Flandre, pays du nord, pays froid, où les femmes ont moins la vocation de

l'amour ; elles sont plus calmes et placides, les douces béguines de Bruges et de Gand, elles sont les sœurs des cygnes des longs canaux, déplaçant à peine, en marchant, un peu de silence, comme eux, en nageant, déplacent à peine un peu d'eau.

Et c'est ainsi que les béguinages s'éternisent, là-bas. Ils se sont étiolés, ont disparu partout, dans la France entière, qui en compta des centaines, en Allemagne aussi. Ils ne survivent, toujours vivaces, que dans la Flandre, qui les a inventés, fut et demeure la terre naturelle de ces beaux lis mystiques.

Il y a des points cependant où telle tige de l'ordre a péri : ainsi Bruxelles, qui n'a plus qu'une place et une église de ce nom, possédait encore, en 1825, un béguinage relativement important, comportant 62 béguines, dans un vaste enclos compris entre la place du Samedi, la rue de Laeken, la rue du Canal et le quai de la Houille. Il était coupé par 7 rues et comprenait 153 maisons.

Mais aujourd'hui encore un grand nombre de béguinages subsistent : à Louvain, à Malines, à Lierre, à Turnhout, à Termonde, à Gand, à Bruges surtout, où il s'offre dans un réel mystère de déclin et de mélancolie.

Le béguinage de Bruges est un des plus doux spectacles qui soient au monde. A cause du site d'abord, cette banlieue verte qui l'entoure, ce calme étang qui en baigne les murs et qu'on appelle le *Minnewater*, c'est-à-dire le lac d'amour ou mieux encore, en traduisant littéralement, l'eau où l'on aime. Oui, le cœur s'y ouvre à des effusions inconnues. Les grands arbres, sur la berge, ont des feuilles qui chuchotent comme des lèvres. Les nuages versatiles ont l'air de s'arrêter, de se fixer dans le miroir de cette eau. Et quels candides nénuphars s'y dévoilent, blancs comme des âmes de premières communiantes, blancs comme les âmes des béguines, toutes proches !

Dans l'enclos, où on pénètre après avoir franchi un pont

arqué, tout est silence, solitude, harmonie. Ici, les murs sont gris, pour continuer la brume du nord et concorder avec le demi-deuil de Bruges. Tout est à l'unisson ; comme la ville elle-même, le béguinage a des douceurs d'agonie en même temps qu'une beauté d'immortalité. Il est toujours au bout du déclin et on le sent impérissable. Lui aussi jadis fut prospère. Aujourd'hui il ne compte plus qu'une quinzaine de béguines, troupeau raréfié pour paître cette idéale prairie de Van Eyck. C'est bien peu, sans doute, et on craindrait la fin, la cessation possible et brusque, si tout à coup la maladie, un mauvais hasard s'en mêlait. Mais, d'autre part, il y a on ne sait quoi dans l'air du lieu qui s'affirme éternel et défie la déréluction totale. Dût-il advenir un miracle, dussent les anges eux-mêmes venir prendre la robe de sainte Béga et vivre un temps intérimaire dans les petits couvents ! Le nombre des béguines, si restreint depuis des lustres, n'est si restreint que pour affirmer précisément le miracle et donner à ce béguinage de Bruges une douceur supplémentaire et plus exquise : la douceur des crépuscules et de ce qui va finir. Mais ici le crépuscule restera toujours en suspens, conforme au plus grand crépuscule de la ville, qui est également infinissable.

Aussi peut-on dire qu'il règne là *un minimum de vie* ; les vagues bruits : celui du vent dans les arbres, celui des sources invisibles dégoulinées dans le lac, sont encore presque à ras du silence ; à voir, du dehors, les petits couvents, ils semblent à peine habités ; de temps en temps, dans les vitres miroitantes, on aperçoit une coiffe lente, qui ne fait même pas penser à une humanité cloîtrée ; on dirait des ailes de passage, un oiseau de linge en route vers le ciel.

Dans la chapelle, qui est au centre, l'impression funèbre grandit. De grandes dalles funéraires sont juxtaposées, couvrent tout le sol où furent inhumées depuis des siècles

les Grandes-Dames, c'est-à-dire les supérieures de ce béguinage de Bruges. Leurs noms furent gravés sur ces pierres, leurs qualités, leurs fonctions, leurs titres, car souvent elles appartenait aux premières familles nobiliaires du pays. Mais tout cela, aujourd'hui, est rongé par le temps, usé, en allé dans l'intérieur des pierres, retourné au néant. La mort elle-même est ici effacée par la mort...

A Gand, les béguinages sont restés plus prospères, car il y a deux béguinages, fondés dès 1200 et qui subsistent : le Grand-Béguinage, comprenant 800 béguines ; le Petit-Béguinage, en comprenant 400, tous les deux florissants et non moins poétiques que celui de Bruges.

M. Rodenbach nous dit l'impression ineffaçable et l'influence que les béguinages ont eue sur sa vie entière. Ah ! ces béguinages de Flandre ! ils ont été la quotidienne et la plus douce songerie de notre vie ! A travers la distance et les années, nous n'avons pas cessé de porter un béguinage dans notre âme !

Comment cela peut-il arriver ? C'est, quant à nous, à cause de notre enfance. Il n'y a, en somme, de durable que les impressions des jeunes années. Dès vingt ans, on a son visage formé et définitif. On a aussi son âme.

Tout a été emmagasiné.

Vienne la vie, elle n'y changera rien.

On peut bouleverser son existence, voyager, changer d'état et de pays, habiter Paris et toutes les villes variées de l'univers. On continue à exister vraiment là où on a fait son âme, où on a senti. On habite ailleurs, on vit là.

L'enfant que nous fûmes et qui était prédestiné sans doute à être le poète de tout cela, fréquentait déjà le Vieux-Béguinage de Gand, conduit par sa mère chez une sainte béguine, oh ! pas jeune ni belle ; âgée, mais si bonne et impressionnante pour nos jeunes yeux d'alors, surtout à cause de son nom sombre : elle s'appelait sœur Vilain ; on allait la trouver pour des travaux de couture.

Or, ces visites d'enfant font une impression très vive, laissent un long sillage.

Après l'enfant, l'adolescent. Ah ! ces manigances d'une destinée ! L'adolescent était maintenant venu habiter avec ses parents juste en face de l'enclos du béguinage, dont le clocher ajouré s'élevait vis-à-vis des fenêtres de la grande chambre où il allait vivre ses pensives journées, écrire ses premiers essais... Désormais, il s'éveilla, s'endormit au son de la cloche du béguinage, béguine elle-même, sœur tourière du ciel, faisant un bruit de clés comme si elle allait fermer les portes de l'espace.

Alors l'adolescent reprit le chemin du béguinage que l'enfant avait déjà connu. Il fut accueilli dans les couvents, erra dans les rues mortes, fut l'ami du mouton de l'herbe qui était peut-être l'Agneau pascal, fut aussi l'ami des béguines. Il y en avait de jeunes et de belles.

Trouble, immense émoi d'une jeunesse isolée, devant ces vierges dont on ne sait rien, pas même la couleur de leurs cheveux !

Car, s'il s'en trouvait de placides, de tout à fait mortes à la vie, quelques-unes peut-être gardaient au cœur un coin profane. Une rose des jardins du monde entre les pages d'un bréviaire...

C'est ainsi, dans nos promenades méditatives, que nous fûmes, un soir, témoin d'une scène étrange. Passant devant l'église d'un béguinage, nous entendîmes chanter. Et, pourtant, ce n'était l'heure d'aucun office. Nous entrons. Les nefs étaient vides. Personne. Un silence profond. Et dans ce silence une femme chantait, une béguine, sans doute, cachée au jubé et qui s'accompagnait à l'orgue. Jeune encore, car la voix était toute fraîche, ruisselait comme une source qui commence de couler. Or voici l'imprévu et le charme troublant : se croyant seule, elle chantait, non pas un cantique, une hymne religieuse, mais un chant profane, une romance apprise probablement au pen-

sionnat, sentimentale quand même, passionnée et un peu tendre — dans cette église! — l'appel à quelque visage attendu, à quelque amour possible... On se rappelle les ironies du vieux Rutebeuf sur les béguines :

C'est bien pour mari prendre
Et l'on ne peut pas défendre
Qu'elles n'aient de la chair tendre.

Les béguines peuvent se marier, et cela arrive. Il n'y a pas longtemps vivait encore à Gand la veuve d'un avoué près la Cour d'Appel, qui avait été béguine dans sa jeunesse.

Mais le cas est plutôt rare. La plupart passent toute leur vie dans le mystique enclos où les entraîna la piété de leur jeunesse. Ah ! les jours unis et sans plis ! La candide existence qui est pour elles comme une avance d'hoirie sur l'éternité ! Ne vit-on pas déjà d'éternité dans cette vie si calme, qu'aucun incident ne ponctue, et où, par conséquent, la conscience du temps s'abroge ? On n'a conscience de l'espace qu'à cause des accidents de l'horizon : un bois, un clocher, un moulin : ainsi pour la Hollande, où les plaines paraissent si vastes à cause des moulins qui y créent des plans, des points de repère, des reculs. On n'a conscience aussi des années qu'à cause des événements qui les marquent : joies, deuils, amours, naissances.

La vie des béguines est sans événements... Elles sont donc déjà comme hors du temps. Et aussi hors de la chair. Mi-femmes, mi-anges, toute pureté en ces climats du Nord, où le sang est calme dans les artères comme l'eau dans les canaux. Ville morte, chair morte. Mais en revanche leur âme vit d'une abondante vie mystique. Il faut les voir suivre toutes les minutieuses pratiques : la prière en commun, le rosaire, les sacrements. Et comme le culte, ici, s'enjolive ! On reconnaît des mains de femmes à l'arrangement des autels, du Sacré-Cœur, des bancs de communion, des madones de parloir ou d'ouvroir.

Tout cela est frais, chaste, ingénu, fleuri, tendre, et surtout blanc, d'un blanc unanime.

C'est principalement aux offices qu'on a cette impression de blanc unanime qui est la couleur du lieu et l'âme même des béguinages ainsi extériorisée.

Quand on entre dans l'église d'un béguinage, laquelle est d'ordinaire assise parmi une pelouse, au centre de l'enclos, on a l'impression, devant soi, d'un paysage blanc, d'un chaste pays de neige, d'un glacier aux calmes aiguilles. Toutes les béguines, en effet, dès le porche, déploient par-dessus leur robe sombre un grand voile blanc, qu'elles fixent par une épingle au-dessus de leur coiffe et qui retombe, les enveloppant toutes. Or, ce voile est très empesé, se casse en angles durs, en plis roides et comme gelés. Les nonnes sont tantôt agenouillées sur des prie-Dieu, tantôt debout; et, à cause des tailles différentes, on dirait, de loin, vraiment un glacier aux arêtes inégales. Mais cette blancheur unanime n'est pas froide. Le clair de lune émeut et embrase, quoique ses feux soient blancs.

Surtout qu'ici, à la grand'messe et à vêpres, cette blancheur des voiles, cette blancheur des âmes s'expriment par des chants qui semblent blancs aussi. Ah! cette maîtrise des églises de béguinage, ces jubés où les chantres sont également des béguines! Voix de femmes, douces et presque insexuelles comme celles des soprani, des sveltes enfants de chœur! Naïf élanement de motets et d'hymnes, qui tremblent de s'envoler et tournoient comme des oiseaux entrés par hasard dans une église. L'une, parfois, possède quelque notion musicale et chante en mesure, brode avec justesse les canevas de l'orgue. Mais la plupart ne savent que de naïfs solfèges; et c'est un charme d'ingénuité surrogatoire que ces paroles liturgiques d'un latin qu'elles ne connaissent pas susurrées dans le verre cassable de la musique qu'elles ne savent pas davantage. N'importe! tout s'harmonise, quand il y a accord des

lieux et des âmes. Ces voix sont bien ce qu'il fallait par-dessus ces voiles. Et on dirait des anges qui chantent sur un matin blanc !

Il y a des jours où le culte se complique de cérémonies et de processions. Aux grandes fêtes de l'année, un cortège s'organise, se déroule dans les rues tournantes des béguinages : on promène des bannières, des corbeilles de roses, des cassolettes, les statues de la Madone, des cierges, des encensoirs et le beau Saint-Sacrement en or des dimanches et des Pâques. De saintes femmes du voisinage font escorte ; des enfants s'y mêlent, vêtus de mousseline blanche ou habillés en petits saint Jean. Il y a parfois un Agneau Pascal, l'agneau d'ordinaire à l'attache et qui paît l'herbe centrale, cette fois pavoisé de rubans et comme frisé à neuf... Tableau de paix candide et d'innocence presque céleste... L'Agneau Pascal chemine, regardant le bleu du ciel, le rouge des tuiles... Peut-être qu'il songe obscurément au boucher — rouge comme les toits !...

Mais le boucher ne viendra pas pour cet agneau privilégié. Il mourra de vieillesse, heureux et calme, dans l'enclos mystique où il a vécu. Et, pour les saintes béguines non plus, il ne viendra jamais, le boucher rouge, la Terreur révolutionnaire... Il a déjà passé, assez près d'elles, il y a plus d'un siècle, sans les atteindre... Les béguines toujours vivent et s'éternisent, elles-mêmes de doux agneaux, de douces brebis, voués aux processions, aux pelouses solitaires ; et c'est peut-être à cause d'elles que la terre de Flandre apparaît toute blanche dans le noir tumulte des siècles.

A. Seglanceur.

CLOTILDE DE SURVILLE

(MARGUERITE-ÉLÉONORE-CLOTILDE DE VALLON)

PAR un beau soir de printemps, en l'an 1405, les cloches d'un joli bourg du Bas-Vivarais sonnaient à toute volée, annonçant aux paysans joyeux la naissance de Marguerite-Éléonore-Clotilde, issue du mariage de très haut et très puissant seigneur Godefroy de Vallon et de dame Marguerite de Soligny.

Comblée des faveurs de la fortune, douée d'un physique charmant, Clotilde reçut une éducation soignée et brilla au premier rang parmi les femmes de cette époque. A dix-huit ans elle épousa Bérenger de Surville, jeune et vaillant seigneur qui guerroyait alors pour Charles VII.

Entourée d'une auréole poétique, Clotilde doit la conservation de sa renommée aux souvenirs romanesques et sympathiques qu'évoque toujours son nom. Rien ne saurait mieux la faire connaître que les lignes d'un de ses admirateurs.

“ La lune brille au ciel entourée *des soleils de la nuit*. Ses rayons se glissent mystérieux et argentés à travers le feuillage des arbres et le buisson en fleurs. Ils peuplent la campagne d'ombres fantastiques : ils tremblotent, ils dansent sur l'herbe.

“ Un doux rayon de l'astre de la nuit a pénétré entre les intervalles de la somptueuse draperie qui décore les vitraux en ogive d'un antique château situé sur la rive où l'Ardèche roule ses belles ondes. Il luit pâle et silencieux dans la chambre de Clotilde.

“ Clotilde de Surville a renvoyé ses damoiselles et, débarrassée de ses somptueux atours, elle rêve à son époux Bérenger. Il a volé au camp de Charles VII pour lui aider à reconquérir son trône. Oh ! si le fer des Anglais allait l’atteindre... et sa tête décolorée s’incline. Elle écoute, retient son haleine... puis elle marche doucement, doucement d’un pas léger de fée... elle s’approche du berceau où repose son fils, le fils de Bérenger, écarte les voiles qui le dérobent à sa tendresse inquiète et le contemple dans une muette et solitaire extase. Il dort... son sommeil est doux comme le sommeil des anges. “ Vents, taisez-vous !... ” La jeune mère joint les mains, adresse au ciel une muette prière, dépose un frais baiser sur le front insoucieux de l’enfant, le regarde, l’admire encore... puis elle clot les voiles, s’éloigne et revient s’asseoir dans son fauteuil gothique surchargé de lourdes sculptures dorées.

“ Clotilde écrit... Son fils s’agite. Elle s’élançe vers l’innocente créature, l’emporte dans ses bras, lui sourit, le caresse, l’appelle des noms les plus gracieux et l’endort au son de tendres et naïfs verselets.

“ Les blanches paupières de l’enfant sont fermées, elle reprend sa plume, et, cédant aux inspirations de son cœur, elle dit, elle écrit :

O chier enfantelet ! vray pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé ;
Dors, petiot, cloz, amy, sur le seyn de ta mère,
Bien doulx œillet par le somme oppressé.

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui n’est plus fait pour moy.
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre..
Ainz qu’il m’est doulx ne veiller que pour toy !

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j’adore !
Cher enfançon, mon souleq, mon amour !
Te voy toujours, et veulx te veoir encore
Pour le trop briefs me semblent nuict et jour.

“ L’immobilité de son fils l’effraye, elle lui demande un regard, un sourire.

Mon fils ! pour ung moment... ah ! revoiy la lumière ;
Au prix du tien rends-moi tout mon repos !...

Elle l’examine et se rassure.

Doulce erreur ! il dormait... c’est assez, je respire ;
Songes légers, flattez son doux sommeil.

Une idée touchante la domine :

Te parle et ne m’entends... eh ! que dis-je, insensée ?

Plus n’oyait-il quand fust moult esveillé...
Povre cher enfant ! des filz de ta pensée

L’eschevelet n’est encor débrouillé.

Tretouz avons esté comme es toy, dans ceste heure :
Triste rayzon que trop tost n’adviendra !

En la paix dont jouys, s’est possible, ah ! demeure !
A tes beaux jours mesme il n’en souviendra.

“ Le beffroi du château a sonné onze heures, Clotilde cesse d’écrire.”

La guerre se continuait languissante, Charles VII, captivé par le charme de la belle Agnès Sorel, bercé par la douce mélodie de l’adulation, laissait les Anglais envahir la France. Bérenger de Surville combattait dans Orléans que Lahire et Dunois défendaient avec l’énergie du désespoir

Pendant l’absence de son époux, Clotilde charma sa solitude en écrivant ses délicieux *rondels* et *épîtres* dont l’exquise sensibilité, la grâce naïve, jointe au parfum vieillot qu’ils exhalent font qu’on ne les lit pas sans se sentir ému. Bérenger ne revient pas... Clotilde s’inquiète, se désole, pendant que son fils, son *doux amy*, s’ébat en liberté sur les verts gazons du parc, elle soupire une tendre et fière héroïde à l’époux absent. Un patriotisme ardent, un amour profond, les chères souvenirs d’un passé enchanteur, tout ce qu’une femme peut écrire de beau et de grand embellit cette pièce remarquable.

Bérenger est mort !

Clotilde exhale sa douleur en de touchantes élégies, sa lyre vibre avec une force nouvelle sous l’âpre souffle du désespoir.

Restée veuve à vingt-cinq ans, possédant un grand nom, une fortune considérable, et de plus, fort jolie, Clotilde refusa les unions les plus brillantes ; il n'en tint qu'à elle de devenir princesse, mais elle demeura fidèle au souvenir du mort.

La poésie et l'amitié séchèrent ses larmes. Clotilde adresse une *épître* à sa douce mie Mocca, un *rondel* à la Tullie de Moyan, à Loyson d'Effiat. Puis elle veut enseigner à ses suivantes l'art de bien dire ; son académie n'a d'autre toit que la voûte bleue du ciel, les sièges sont des bancs de verdure ; plusieurs filles de grands seigneurs sollicitèrent quand même l'honneur d'y être admises. Ce devait être un gracieux spectacle que de voir les nobles damoiselles, fleurs de beauté et de jeunesse, s'exercer sous la direction de l'aimable châtelaine de Surville à parler cette chère langue de France, encore au berceau, mais pleine des promesses qu'elle a si bien tenues sous la plume des Racine, Corneille, Molière, Hugo et Musset.

On a prétendu qu'une association de dix troubadours ayant à leur tête Jacques Grase de Pistoye avait pour *dame maîtresse* la châtelaine de Surville. Ce qui voudrait dire que les poètes soumettaient à l'approbation de Clotilde, avant de les faire entendre dans les châteaux, les fabliaux, les phlants ou complaints et les ballades qu'ils composaient. Cette assertion est pour le moins bien osée. Jacques Grase de Pistoye n'existait plus du temps de Clotilde et il est peu probable que la belle châtelaine dont les écrits attestent le goût raffiné et délicat eût couvert de son patronage les récits pour la plupart sans valeur et grivois de ces poètes ambulants.

Maistre Allain-Chartier, qui régnait sans conteste parmi les écrivains de l'époque, ose dire dans sa *Flour de belle rhétorique* que Clotilde n'aura jamais l'air de la cour. Elle lui adresse des rondelets déclinatifs, chefs-d'œuvre du genre.

Dans ces épigrammes délicieuses, supposant qu'il médite la conquête de l'Hélicon, elle lui dit avec une fine ironie :

Ainz comme offriez vos œuvres pour requeste
 Au blond Phœbus, devinez veoir un peu
 Ce qu'y trouva, quand en eust fait l'enqueste :
 De l'air.

La renommée de Clotilde s'étendit jusqu'à la cour. Marguerite d'Écosse, épouse du Dauphin, admirait fort ses poésies. Cette pauvre petite reine qui disait à vingt ans : *Fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus*, enviait l'existence heureuse et calme de la châtelaine de Surville. Ne pouvant posséder Clotilde à la cour, elle lui envoya une couronne de lauriers artificiels, embellie de douze marguerites à boutons d'or et à feuilles d'argent, avec la devise : "Marguerite d'Écosse à Marguerite d'Hélicon." Ce jour-là des larmes coulèrent des yeux de Clotilde : pourquoi Bérenger n'était-il pas là ?

La destinée ne fut pas indulgente pour Clotilde, l'aimante et sensible épouse de Bérenger goûta à toutes les amertumes. Son fils, *son soulcy, son idole*, périt dans un tournoi ; Mocca, *sa douce mie*, après avoir longtemps voyagé dans le midi, alla finir ses jours à Venise. Tullia périt à la prise de Constantinople. Sophie de Lyonne et Juliette de Vivarez, ses élèves bien-aimées, allèrent dans la solitude du cloître chercher l'apaisement pour leur cœur déjà troublé par les plaisirs mondains.

Héloysa de Vergy, épouse de son fils, Héloysa dans la fleur d'une éclatante beauté, fut emportée par un mal subit et inconnu.

Camille, petite-fille de Clotilde, renonça à sa part de joie ici-bas pour se dévouer à l'aïeule solitaire.

Est-il peine plus grande que celle de survivre aux siens ? de se survivre à soi-même ? de voir s'éteindre son génie ?... Pauvre Clotilde ! elle avait près d'un siècle, quand l'ange de la mort vint déposer son froid baiser sur ses beaux cheveux blancs.

Au moment où disparaissait cette étoile, une autre s'allumait radieuse au midi, c'était Clémence Isaure, la muse toulousaine.

La frêle dépouille de Clotilde fut déposée dans la tombe où depuis longtemps son fils, son doux amy, l'attendait.

Un descendant de cette femme célèbre, monsieur de Surville, fit en 1872 des recherches dans les archives de sa famille pour trouver des papiers nécessaires à constater ses droits à une succession. C'est là qu'il découvrit, dans d'antiques manuscrits, les poésies de son aïeule. Il en transcrivit plus de cent morceaux.

La révolution arriva ; monsieur de Surville, partant pour l'exil, emporta les poésies transcrites, mais laissa les originaux. Sa mère plus que septuagénaire, restée seule au château, ne crut pas racheter trop cher la vie et la liberté en livrant les papiers de famille qu'un comité révolutionnaire demandait impérieusement. Tout, jusqu'aux poésies de Clotilde, devint la proie des flammes.

Revenu en France, monsieur de Surville, reconnu et arrêté au Puy en Velay, fut fusillé. Quelques heures avant sa mort il écrivit à sa femme qu'un ami lui remettrait les manuscrits relatifs aux œuvres de Clotilde qu'il voulait donner au public.

Monsieur Vanderbourg, l'heureux possesseur des œuvres de madame de Surville, les a publiées en 1803. Clotilde est bien le poète qui a chanté avec le plus de vérité et de grâce les saintes et douces joies du foyer domestique.

L'exquise sensibilité, le charme, la naïveté de ces poésies font vivement regretter la perte de ses autres ouvrages.

Je suis bien forcée d'avouer que quelques critiques distingués ont révoqué en doute l'authenticité de ce recueil.

Ah ! mais de quoi ne doute-t-on plus ?

Rachiel Petendrc.

L'HOPITAL GENERAL DE ST-BONIFACE

DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

(1844)



A relation de l'établissement des Sœurs Grises à Saint-Boniface de la Rivière-Rouge appartient à une page de notre histoire canadienne. C'est un souvenir de cinquante-cinq ans, plein d'intérêt pour ceux qui ont vécu à cette époque.

C'était en 1843, monseigneur Provencher, l'apôtre de la Rivière-Rouge, évangélisait cette plage lointaine depuis vingt-cinq ans. De généreux collaborateurs s'étaient joints à lui et avaient recueilli des fruits abondants.

Cependant de grandes préoccupations remplissaient l'âme du pieux évêque ; non seulement il songeait à s'attacher et à multiplier autour de lui les ouvriers évangéliques, mais il avait encore un bien vif désir de procurer à Saint-Boniface de bonnes institutrices appartenant à quelque congrégation religieuse.

Depuis plusieurs années, il avait fait vainement des démarches pour en obtenir. Il s'était même adressé en France, mais ses demandes restèrent sans effet parce qu'il n'y avait personne qui pût prendre en main cette affaire. Il recourut alors à ses vénérables confrères des États-Unis.

Plusieurs de ces évêques avaient dans leur diocèse des maisons d'éducation florissantes ; mais les besoins d'enseignement se faisaient tellement sentir dans ce pays qu'on ne croyait pas devoir diminuer le personnel de ces institutions ; d'ailleurs, presque toutes leurs religieuses ne parlaient que l'anglais et cette langue était encore trop peu usitée à Saint-Boniface.

Monseigneur Provencher n'osait pas cependant s'adresser aux sœurs enseignantes du Canada, encore trop peu nombreuses. A Québec l'on ne voyait que des religieuses cloîtrées, elles n'eussent pas convenu aux missions de la Rivière-Rouge. A Montréal, il n'y avait que les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, qui suffisaient à peine aux nécessités du moment.

L'évêque missionnaire ne renonça pas à ses projets ; étant sur le point de se rendre en Europe pour les besoins urgents de ses missions, il voulut néanmoins que le projet de son couvent fût comme son unique affaire. A cet effet il résolut de passer par les États-Unis pour se rendre à Montréal et au delà de l'Océan. Il était bien décidé à n'en pas revenir sans amener avec lui les sujets qu'il cherchait. Il partit donc de Saint-Boniface au mois de juillet, se rendit à Saint-Paul, passa à Dubuque, à Louisville, à Cincinnati, frappant de nouveau aux portes des communautés sans plus de succès. Cependant à Cincinnati, il fut accueilli favorablement par la supérieure des sœurs enseignantes originaires de Belgique. Celle-ci s'offrit d'écrire à Namur, avec la confiance d'obtenir de sa maison mère des sujets qui pourraient aller à Saint-Boniface.

Monseigneur Provencher lui témoigna beaucoup de gratitude en lui promettant une réponse définitive à son arrivée à Montréal ; puis il se dirigea en toute hâte vers cette ville, où il arriva le 9 septembre au matin.

Qui n'aime pas à revoir son pays, à rencontrer ceux qui nous sont toujours chers ? Le missionnaire prend sa part de cette jouissance d'autant plus grande qu'il l'a plus généreusement sacrifiée.

Monseigneur Provencher revit Montréal, Québec, et Nicolet, sa paroisse natale, avec un contentement nouveau. Mais une satisfaction plus difficile à décrire chez l'évêque de Juliopolis fut celle de presser sur son cœur la main

sacrée de son vénérable confrère dans l'épiscopat, monseigneur Bourget.

Les rapports des deux prélats furent toujours sympathiques, pleins d'une affection pure et d'un dévouement mutuel. Après les premiers épanchements de l'amitié, monseigneur Provencher répandit son âme entière dans celle de son auguste ami. Il lui fit part de ses inquiétudes, de ses angoisses même sur le sort d'un grand nombre d'enfants de ses missions, qui grandissaient dans l'ignorance. Il ne lui cacha point les démarches antérieures qu'il avait faites et celles qu'il se proposait de poursuivre pour parvenir à son but. Les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, disait-il avec regret, seraient à même de faire un grand bien chez nous, mais il ne nous est pas permis de compter sur elles.

Monseigneur Bourget écoutait ces paroles émouvantes avec un sensible intérêt. Sa noble figure reflétait le calme et l'abandon. Soudain son regard s'illumine. " Mon cher, dit-il à l'évêque missionnaire, comme par inspiration, ce sont des Sœurs Grises qu'il faut chez vous. "

Des Sœurs Grises, c'était vraiment une révélation.

Mais ce sont des sœurs de la charité incessamment occupées auprès des infirmes et des mourants ; accepteraient-elles de faire l'éducation des petites filles sauvages sur les rives lointaines de la rivière Rouge ?

L'évêque de Montréal pouvait répondre à cette pensée. Premier supérieur de la communauté, il en connaissait les sujets, leurs aptitudes et leur dévouement de chaque jour, et l'expression tombée de ses lèvres était bien la réponse providentielle que devait attendre l'apôtre infatigable.

Il la recueillit, cette réponse, avec respect, et l'espérance remonta dans son âme.

A quelques jours de là les deux évêques se dirigeaient vers l'Hôpital Général, sur la rue des *Enfants-Trouvés*, où s'élèvent aujourd'hui de vastes magasins (en face du marché Sainte-Anne).

Cette ancienne résidence des Sœurs Grises, le lieu de leur berceau, était une véritable solitude, ombragée de chênes et de hêtres séculaires où le pinson et le merle faisaient entendre leur chant.

Un mur de trois mille six cents pieds traçait le terrain où s'étendaient, en arrière de l'établissement, de vastes jardins. On parvenait à la porte intérieure du couvent par une avenue pavée de pierre.

En entrant dans l'enclos on aimait à apercevoir, à travers les vertes ramures, les pauvres et les infirmes assis çà et là sur des bancs rustiques, cherchant à se rafraîchir sous le souffle embaumé d'un zéphir bien-faisant.

Nos seigneurs arrivèrent donc. Un silence religieux s'étendait plus que d'ordinaire sur tout l'hôpital:

Les Sœurs Grises se préparaient à célébrer, le lendemain 14 septembre, une de leurs fêtes principales, "l'Exaltation de la Sainte-Croix."

Dans le moment elles étaient réunies à la communauté pour le chapitre annuel convoqué en cette circonstance.

A l'annonce de l'arrivée des illustres visiteurs la révérende mère Trottier de Beaubien, supérieure, s'empressa d'aller les recevoir et de les introduire au milieu de sa famille heureusement réunie.

Quelques expressions de bienvenue et autres échanges sympathiques préludèrent à l'entretien sur le sujet prévu par les deux évêques. Mgr Provencher parla de la Rivière-Rouge, il peignit de vives couleurs l'état de ces missions, exprimant le désir de voir augmenter le nombre des missionnaires apostoliques et celui de se procurer de bonnes institutrices pour l'éducation de ses petites métisses et sauvagesses. Il ne se lassa point de répéter ce qu'il avait dit à Mgr Bourget sur ce sujet, puis il ajouta avec une noble simplicité: "En

“ partant de la Rivière-Rouge, j'ai dit au bon Dieu :
 “ Mon Dieu, vous savez que j'ai besoin de religieuses
 “ dans ma maison. Daignez me conduire vers la commu-
 “ nauté où il vous plaira de m'en faire trouver. Puis, je
 “ suis parti dans la confiance d'être exaucé.”

Devenant plus confiant, le bon évêque demanda à une sœur le chiffre du personnel religieux. “ Nous sommes trente-huit, monseigneur.—Trente-huit, reprit le prélat, mais vous n'avez pas besoin d'un si grand nombre.”

Un sourire respectueux effleura les lèvres des hospitalières, qui trouvèrent le nombre suffisant sans doute, mais non excédant pour remplir toutes les charges de la maison.

A cet âge de la communauté peu de sujets se présentaient au noviciat, on n'y voyait dans le moment que cinq postulantes qui ne portaient pas l'habit.

Mgr Provencher voulut connaître davantage les dispositions de la communauté à son égard et demanda résolument : “ Lesquelles d'entre vous, mes sœurs, seraient disposées à venir à la Rivière-Rouge ? ”

Un modeste silence, qui trahissait néanmoins des élans généreux, fut toute la réponse.

L'évêque missionnaire ne s'en offensa pas, il ne fut que plus assuré de la bonne volonté de son assistance, qui s'était laissé attendrir à son discours. Monseigneur Bourget avait la même conviction.

Les deux éminents prélats prirent congé des bonnes sœurs en les bénissant.

Au premier moment où il leur fut permis de s'entretenir entre elles, les bonnes hospitalières ne purent taire leurs impressions, et elles admiraient la sainteté de l'évêque de la Rivière-Rouge, son dévouement héroïque, elles s'apitoyaient sur les pauvres missions lointaines.

Du zèle tout apostolique du saint missionnaire avait jailli des étincelles qui allaient allumer un grand feu dans leur cœur.

Un fait assez étrange, une tradition de famille avait traversé les âges jusqu'à ce jour.

On disait dans la maison, que même plusieurs années avant que Mgr Provencher partît pour le Nord-Ouest, une des anciennes, la sœur Prudhomme, qui mourut dans la charge d'assistante, en réputation de haute sainteté, se plaisait à dire que les Sœurs Grises iraient à la Rivière-Rouge. Et en exprimant sa conviction elle en détermina même l'époque. "Ce n'est pas la génération actuelle, disait-elle (en montrant les novices), qui doit aller dans ce pays, mais celle qui doit la suivre."

Et dans une circonstance assez remarquable, l'année de sa mort, en mil huit cent vingt et un, elle s'exprima encore positivement sur ce sujet.

Une jeune demoiselle étant venue faire visite à la bonne mère Coutlée, supérieure, la sœur Prudhomme, alors présente, mit la main sur l'épaule de l'adolescente et dit à la supérieure : "Ma mère, cette bonne grosse vous fera une missionnaire pour la Rivière-Rouge." Un avenir non lointain devait donner raison à cette prédiction. La jeune personne était mademoiselle Lagrave, qui entra au noviciat cette même année.

Dans sa visite aux Sœurs Grises, Mgr Provencher n'avait fait aucune demande officielle pour son établissement. Il en avait confié la première démarche à la bienveillance de Mgr Bourget.

L'évêque de Montréal n'avait pas tardé à remplir cette mission toute fraternelle, faisant connaître à la communauté le désir de son illustre collègue, d'avoir au moins trois de ses sujets pour fonder un établissement dans ses missions.

Ses propositions eurent un accueil qui donna beaucoup à espérer. Mgr Provencher écrivit aussitôt à l'évêque de Québec :

"Mes affaires avec les Sœurs Grises sont en bon

“ chemin. Ces bonnes filles demandent que j'assure à leurs sœurs un petit revenu pour acheter leurs habillements, comptant sur les ressources du pays pour leur nourriture. Elles se contenteraient d'une somme de trente louis sterling, dont le fonds serait à leur disposition pour le faire fructifier. Êtes-vous disposés, à Québec, à mettre quatre à cinq cents louis à la disposition de celles qui seront nommées ? Rien n'est encore conclu.”

Le 16 octobre, l'évêque de Québec répondit :

“ J'ai reçu votre lettre du 12 courant. Je vois avec plaisir que vous êtes en progrès, vu que les bonnes Sœurs Grises, pour les arrangements, ont obtenu le consentement et l'avis de Mgr de Montréal.

“ Quant à mon consentement et à mon concours à l'œuvre si désirable que vous poursuivez, vous les connaissez suffisamment. Si j'ai quelque chose à vous prier de dire à la bonne et intéressante communauté des Sœurs Grises, à laquelle j'ai d'anciennes obligations, c'est de lui exprimer de la manière la plus sensible et la plus reconnaissante, celle dont je deviens de nouveau redevable pour le sacrifice estimable qu'elle paraît si généreusement disposée à consommer.

“ Veuillez bien être auprès de ces bonnes filles l'interprète fidèle de mes sentiments à cet égard.

“ Vous pouvez compter qu'il n'y a pas de difficultés de ma part non plus que de celle de Mgr le coadjuteur à ce que la somme de cinq cents louis sterling soit retirée de vos fonds pour assurer à ces dignes fondatrices la modique somme annuelle de trente louis sterling.”

Heureux de l'approbation de son métropolitain, monseigneur Provencher ne tarda pas à présenter, par l'entremise de Mgr l'évêque de Montréal, sa demande officielle à la révérende mère Élisabeth Forbes-McMullen, qui venait d'être élue supérieure aux élections quinquennales du 1er octobre de cette année.

“ Montréal, 19 octobre 1843.

“ Ma Révérende Sœur,

“ Depuis plusieurs années, je cherche à me procurer
 “ des religieuses pour donner aux personnes du sexe une
 “ éducation solide sur la religion et les autres branches
 “ qui tendent à former par la suite de bonnes mères de
 “ famille, à encourager l'industrie, à enseigner la tenue
 “ du ménage, la fabrication d'étoffe, de toile, etc., etc...
 “ Car les femmes de la Rivière-Rouge ignorent tout cela.
 “ On ne peut pas leur en faire de reproches, vu qu'elles
 “ n'ont eu jusqu'ici aucun moyen de l'apprendre.

“ Vous savez déjà que j'ai porté mes vues sur votre
 “ communauté, si capable, au jugement de tous, d'enseigner
 “ ces différentes branches. Je viens donc aujourd'hui,
 “ avec l'agrément de Mgr de Montréal, vous demander
 “ trois de vos filles pour faire une fondation à Saint-
 “ Boniface de la Rivière-Rouge.

“ Comme je ne suis pas riche par moi-même, je ne
 “ pourrai pas offrir beaucoup à celles qui auraient le
 “ courage de se dévouer à la belle œuvre que je propose.

“ Voici cependant ce que je crois devoir leur assurer :

“ 1^o Les frais de voyage, ce qui va sans dire ;

“ 2^o Une maison proportionnée aux besoins (l'on jugera
 plus facilement de cela sur les lieux) ;

“ 3^o Une ferme de cent arpents ;

“ 4^o Cinq cents louis sterling, cours d'Halifax, que la
 communauté se chargera de faire profiter par les moyens
 qu'elle trouvera bons, “ afin d'assurer une trentaine de
 louis en argent pour l'achat de l'habillement et autres
 articles que le pays ne produit pas et qu'il faut acheter
 pour de l'argent.

“ Les provisions en grains, en viandes sont ordinaire-
 “ ment abondantes. Les parents pourront payer quelque
 “ chose pour l'instruction de leurs enfants, mais ce ne
 “ sera qu'avec les produits du pays.

“ Il faut s'attendre que les commencements de cette
 “ fondation seront un peu pénibles. Je dois supporter
 “ moi-même encore d'autres dépenses, à part de celles de
 “ la bâtisse.....

“ Mais je puis dire en toute vérité que mon intention
 “ est que les filles généreuses et charitables qui vien-
 “ dront m'aider à remplir les devoirs de ma charge et
 “ alléger ma sollicitude sur la fin de ma carrière, ne
 “ manqueront d'aucune chose nécessaire pour remplir le
 “ but de leur fondation, à moins que les moyens ne
 “ viennent à me manquer à moi-même.

“ Ce que je propose est convenu avec Mgr Signay, évêque
 “ de Québec, et son digne coadjuteur Mgr Turgeon. Car
 “ vous savez que Mgr l'évêque de Québec est le premier
 “ supérieur dans l'immense étendue de ma juridiction.

“ Si par des événements que nous ne pouvons pas
 “ prévoir, cette fondation venait à manquer, votre com-
 “ munauté, en reprenant les sœurs qu'elle aurait données,
 “ pourra garder pendant leur vie la rente des cent louis
 “ mentionnés ci-dessus ; et après leur mort le capital
 “ retournera à la mission de la Rivière-Rouge.

“ Tout le reste de la fondation faite par la mission
 “ reviendra à la dite mission, au moment du départ
 “ des sœurs. Celles-ci pourront néanmoins disposer des
 “ augmentations qu'elles auront faites à leurs dépens
 “ dans le mobilier de la maison.

“ Je désire beaucoup qu'une des trois parle l'anglais et
 “ soit capable de tenir une école en cette langue.

“ Je suis bien véritablement,

“ Ma Révérende Sœur,

“ Votre très humble et obéissant serviteur,

“ † J.-N., Evêque de Juliopolis.”

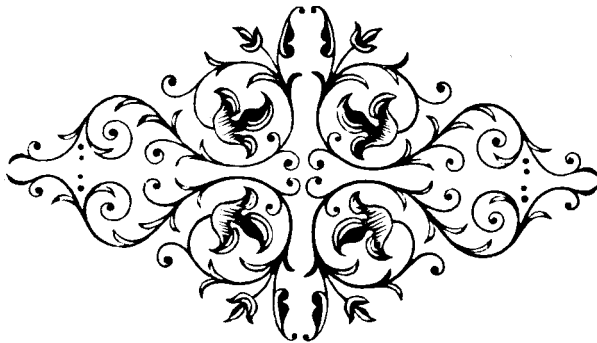
“ A la révérende sœur McMullen, supérieure de l'Hô-
 pital Général, Montréal.”

Cette lettre de Mgr de Juliopolis pressa les Sœurs Grises de prendre une détermination. L'entreprise était importante, s'y engager sans bien connaître la volonté de Dieu eût été une témérité, elles voulurent recourir à la prière.

On commença par toute la maison une neuvaine où les pauvres et les orphelins joignirent leurs supplications à celles des sœurs. Le 22 octobre, les administratrices tinrent conseil et ne doutèrent plus que le Seigneur demandait leur humble acquiescement. Sa sainte volonté leur était suffisamment connue par les besoins pressants de la pauvre mission et l'embarras du bon évêque que la divine Providence avait conduit d'une manière assez visible vers leur communauté.

Elles acceptèrent donc la fondation et trouvèrent opportun de joindre un quatrième sujet aux trois autres que Mgr Provencher avait demandés.

(A suivre)



QUEBEC ⁽¹⁾



I le Canada produit jamais un poète épique, et si ce poète écrit une épopée nationale, c'est Québec qui en sera le théâtre ; et ce théâtre idéal, déjà sacré par le sang des héros, le sera de nouveau par le génie de la poésie.

Il semble que l'œuvre soit facile, et qu'elle est déjà largement ébauchée dans notre histoire. Ne semble-t-il pas aisé, en effet, de transformer en demi-dieux les géants de nos guerres ? Est-il besoin de les inventer, comme Homère et Virgile ont dû le faire dans leurs œuvres immortelles ?—Non certes, et notre poète national trouvera leurs noms et leurs exploits épiques consignés dans nos archives, inscrits sur la pierre de nos monuments et de nos édifices, et profondément gravés dans le cœur du peuple.

L'élément merveilleux ou surnaturel ne lui manquera pas non plus, et il pourra facilement retracer dans son poème le rôle de la Divinité. Dans aucune histoire peut-être, sur nul autre rivage, le doigt de Dieu n'a été plus visible ; et l'incomparable beauté de la nature sur ce sol béni de Québec, où se sont décidées nos destinées, y rend Dieu plus présent qu'ailleurs.

O Québec ! que de grands et touchants souvenirs éveille ton nom seul ! Que de rayons de gloire composent le nimbe lumineux qui couronne ton front ! Que d'ombres chères planent autour de toi et

(1) Nous avons eu la bonne fortune de voir quelques épreuves d'un splendide ouvrage en voie de préparation, intitulé : *QUÉBEC ET LÉVIS À L'AURORA DU XX^e SIÈCLE*. Nous pouvons dire, sans crainte, que rien d'un luxe semblable n'a encore été tenté au Canada. Les quelques illustrations déjà gravées sont d'un fini incomparable ; nous avons surtout admiré un beau portrait du fondateur de Québec, qui doit servir de frontispice à l'ouvrage. La partie littéraire, historique et descriptive a été confiée à l'honorable juge Routhier, c'est-à-dire qu'elle sera à la hauteur de l'œuvre artistique et digne de la capitale du Canada français. Nous avons obtenu de la *Compagnie de publication Samuel de Champlain* la faveur de pouvoir offrir à nos lecteurs la primeur de la belle introduction de l'auteur. L'ouvrage d'ailleurs ne sera jamais mis en librairie, le tirage en sera limité au nombre des souscripteurs, de sorte que ceux qui désirent avoir ce livre unique devront souscrire avant que la liste soit close. On peut souscrire en s'adressant directement au siège de la Compagnie, n° 290, rue de l'Université, à Montréal, ou à son représentant, M. Rodolphe Beaugrand, *Mountain Hill House*, à Québec.

se dessinent avec des proportions grandioses dans les mirages de ton passé, sans que l'esprit fasse aucun effort pour les évoquer.

Québec est pour tous les amants de l'idéal un écrin de pierres précieuses, et dès qu'il est question de faire disparaître une de ces pierres, ses admirateurs des deux continents se lèvent et s'écrient : n'y touchez pas !

C'est une châsse de reliques historiques, et dès qu'une main sacrilège s'en approche, on proteste de toutes parts : c'est une profanation !

C'est un musée de peinture dont tous les tableaux sont signés par le divin artiste, et dans lesquels il semble avoir voulu rivaliser avec tous les paysagistes du monde !

Québec est pour les Canadiens-Français, ce qu'est la Mecque pour les Musulmans—Jérusalem pour les Juifs—Rome pour les Italiens—Paris pour les Français.

C'est la nationalité canadienne-française faite monument, ou pétrifiée dans un bloc de granit indestructible.

Jadis capitale d'une colonie française, aujourd'hui capitale d'une province anglaise, dans l'avenir ville indépendante ou ville coloniale, Québec a été, est et sera, par le caractère, par la langue et par le sang, une France d'Amérique.

C'est un plant de France, cultivé par Albion, sur la terre américaine, et dont la vitalité survivra aux forêts primitives qui ombragent les Laurentides.

Dualisme harmonieux, c'est à la fois, malgré l'antinomie de fond et l'antithèse d'expression, une France anglaise et une Nouvelle-Angleterre française.

Ville originale et attrayante, la plus intéressante du nouveau monde—sauf Mexico, peut-être.—Québec devient cosmopolite, et attire les touristes du monde entier par les contrastes et la diversité de ses aspects et de ses beautés.

C'est un peu New-York l'été, un peu Pétersbourg l'hiver, et, toute l'année, une belle ville de province de France, transplantée sur une terre britannique.

C'est une ville du littoral et de l'intérieur, maritime, commerciale, industrielle et militaire, aristocratique et ouvrière ; un port de mer pouvant contenir toutes les flottes du monde, une forteresse renfermant toute une cité de temples, de monastères, d'écoles, de collèges, de grands édifices, de beaux hôtels et de places publiques.

Quand on cherche des termes de comparaison pour peindre Québec, on nomme les villes les plus pittoresques du monde : Édimbourg, Gibraltar, Alger, Naples et Constantinople.

Mais toutes ces villes, différentes les unes des autres, n'ont que quelques points de ressemblance avec Québec ; et, tout considéré, elles lui sont inférieures au point de vue du pittoresque et des beautés naturelles—excepté, peut-être, Constantinople, que je n'ai pas vue.

Gibraltar est plus haut et plus formidable comme citadelle ; mais entre les deux villes la supériorité de Québec est incontestable.

Le château fort d'Édimbourg rappelle bien notre forteresse ; mais il est beaucoup moins élevé, moins pittoresque, et il n'a pas le Saint-Laurent pour lui faire une ceinture.

Vu de la mer, Alger est une ville de rêve, éblouissante de lumière et de couleur, et sa Kasbah lui fait une couronne éclatante. Mais si Québec n'a pas le même éclat, ni la même richesse de coloris, il l'emporte sûrement par la variété de ses aspects, par la beauté et la grandeur de son cadre, et par la diversité de ses perspectives.

Naples soutient mieux la comparaison avec Québec, et l'on ne saurait la contempler de la mer ou du château Saint-Elme, sans pousser des cris d'admiration. Mais chacune des deux villes a son genre particulier de beauté ; et, pour ma part, je proclame incomparable le tableau de Québec vu de la Pointe-Lévis, de l'île d'Orléans et de Charlebourg ; et je trouve plus vivant, plus varié, plus intéressant sous tous les rapports le panorama qui s'offre aux regards du haut de la citadelle ou de la terrasse Dufferin.

Le trait caractéristique de Québec est d'être pittoresque. Il l'est tout entier, dans toutes ses parties, et de quelque côté qu'on le regarde. Mais son site est tel qu'il est impossible de l'embrasser intégralement dans une vue d'ensemble. Aucun artiste ne saurait le peindre en un seul tableau ; et s'il en faisait une série, ce serait bien une galerie du pittoresque sous toutes ses formes, mais ce ne serait pas encore un tableau complet de l'étonnante cité.

Pour bien juger des beautés et de la diversité d'aspect de Québec, voici ce qu'il est indispensable de faire. Il faut en faire le tour, non pas une fois, mais plusieurs fois, et le parcourir en tous sens. Il faut y arriver de l'est et de l'ouest, par terre et par eau, du nord et du sud ; il faut y entrer, en sortir, et y

rentrer tantôt par une porte, tantôt par une autre ; il faut circuler dans ses rues, un peu en voiture, mais surtout à pied, s'arrêter à tous les coins, et plonger ses regards dans les rues transversales ; car toutes sont autant de portes ouvertes sur des perspectives nouvelles, les unes sur la campagne, les autres sur le fleuve, celles-ci sur des faubourgs ou des quais, celles-là sur les vallées et les montagnes environnantes.

Il faut faire des courses aux alentours, en bateau, en chemin de fer, en voiture, non seulement le jour, mais aussi la nuit. Il faut visiter les remparts à cause des points de vue qu'ils offrent, la citadelle qui est une merveille, les édifices publics, les hôpitaux, les églises, les couvents et l'université.

Il faut s'arrêter devant les vieux murs, et les faire parler, flâner sur les places publiques, dans les jardins, et sur l'incomparable terrasse Dufferin. C'est là surtout que toute promenade archéologique ou sentimentale doit commencer et finir. Car c'est l'endroit propice à la rêverie, aux méditations poétiques, à l'inspiration, au culte des grands souvenirs.

C'est là que le touriste se sent peu à peu envahir par le charme inconnu dont les effluves flottent dans l'air du soir. Cet enchantement est irrésistible, et plus on prolonge son séjour à Québec, plus il grandit.

Celui qui a connu et aimé Québec ne l'oublie jamais. Les caractères de la vieille ville se gravent dans sa mémoire, comme une lithographie sur le papier. Rien ne peut plus effacer ce souvenir, et il demeure si distinct qu'il ne se confond jamais avec celui d'une autre ville.

On comprend aisément que la plume ne peut suffire à bien faire connaître une merveille de ce genre, et que le pinceau doit venir à son aide. Aussi les éditeurs de ce livre ont-ils voulu qu'il soit richement et artistement illustré.

Ma tâche, à moi, sera de décrire et raconter la vieille cité de Champlain.

Redire sa dramatique histoire et ses légendes, ses infortunes et ses grandeurs, peindre les beautés et les charmes de sa pittoresque nature, faire parler les lieux où elle subsiste depuis trois siècles, interroger les pierres de ses monuments et de ses ruines, voilà le travail qu'on m'a confié, et je le commence avec amour, plein d'admiration et d'enthousiasme pour mon sujet.

A.-B. Routhier.

VIE CHAMPETRE ET VIE DES VILLES

*O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolos.....*

Le second volume de "LES VIEILLES FAMILLES D'YAMACHICHE," par F.-L. Desaulniers, avocat et ancien député fédéral, vient de paraître et est en vente chez tous nos libraires.

Cet ouvrage remarquable s'adresse surtout aux personnes qui résident à Yamachiche, ou dont les familles viennent de là ; mais ce second volume contient un chapitre, dû à la plume de M. Raphaël Bellemare, qui est intéressant et précieux pour tous les Canadiens, parce qu'il est une vraie et fidèle peinture de l'heureuse existence de nos anciens cultivateurs, mise en parallèle avec la vie plus mouvementée, mais bien moins heureuse des citadins. Qui mieux que le bon et sympathique président de la Saint-Vincent de Paul pouvait raconter ces deux vies ? Il les a vécues toutes deux, et il a pu les apprécier à leur juste valeur.

Nos plus sincères remerciements sont acquis à M. Desaulniers, qui nous a permis de mettre ce beau travail à la disposition de notre REVUE.

Autrefois, c'est loin tant qu'on veut, et je ne puis pas me transporter au delà de la première partie du présent siècle ; au temps où le mode d'éclairage était encore la chandelle de suif, où les seuls instruments d'agriculture étaient la hache, la charrue et la herse, la pioche, la bêche ou la houe, la faux, la faucille et la faux-javelière, la fourche et le râteau, le fléau et le van, pour les travaux extérieurs ; à l'intérieur on trouvait le rouet, le dévidoir et le métier à tisser installés en permanence dans un compartiment de la maison, puis les ciseaux et les aiguilles dans un autre.

Heureux l'habitant qui savait ajouter à son outillage une boutique de menuiserie, et se servir du rabot, de la galère et de la varlope, du ciseau et du maillet, du compas et de l'équerre, de l'égoïne et du petit passe-partout, de l'enclume et du marteau.

Les bras des hommes étaient alors la seule force qui faisait mouvoir tout cela, avec l'assistance, en certains travaux, des chevaux ou des bœufs.

Aujourd'hui tout cela paraît petit et pauvre comparé aux instruments inventés depuis pour bouleverser la surface de la terre, l'ameubler et la drainer, pour faucher les foins et les grains, semer, sarcler, battre et vanner.

Cependant, les champs de blé, d'avoine, de lin, d'orge, de sarrasin, de pois, de foin, etc., n'étaient pas moins beaux qu'aujourd'hui ; les granges n'étaient pas moins remplies de fourrage, les hangars et les greniers moins chargés de grains, les caves moins pleines de légumes, et les troupeaux de bestiaux moins nombreux et moins beaux.

Comment expliquer cela ? La jeunesse des campagnes, dans ce temps-là (je veux dire l'immense majorité), n'avait en vue qu'un établissement agricole et s'appliquait volontiers aux travaux des champs ; les bras ne manquaient pas pour éterdre les cultures ; et on les employait avec intelligence.

Aujourd'hui, les machines ont remplacé les hommes, et il nous reste à peine assez de bras pour les utiliser avec avantage. Ainsi, ces inventions admirables, destinées à diminuer le travail des hommes dans les champs, n'ont pas encore prouvé parmi nous tout le progrès qu'elles promettent à l'agriculture. Les hommes manquant aux travaux des champs, on pourrait peut-être les retrouver dans les boutiques où l'on fabrique ces mêmes machines, de sorte que le travail n'est que déplacé ; déplacement qui grossit la population des centres en diminuant celle des campagnes.

Dans le bon vieux temps dont nous parlons, le Bas-Canada exportait des céréales et même du blé, qui nous a manqué tout à coup, depuis, par un fléau destructeur ne laissant que poussière dans les épis. C'était la nielle des blés. Cette disparition soudaine de notre principal produit agricole fut une épreuve sérieuse, un appauvrissement considérable dans le Bas-Canada. Les étrangers qui nous visitaient alors écrivaient des jéré-

miades sur le compte des Canadiens-Français, si arriérés en fait d'agriculture, selon eux. Ils leur démontraient scientifiquement que c'était leur faute si les récoltes n'étaient plus aussi bonnes qu'auparavant. On leur reprochait surtout la négligence des engrais, la destruction même des fumiers. Personne ne faisait de cas de cette accusation publiée en Europe, dans des livres de touristes; elle s'est tellement répétée qu'aujourd'hui il serait difficile de la réfuter. Nous avons cependant le témoignage important d'un Anglais, un ancien "député-maître général des postes de l'Amérique Britannique," George Heriot, qui avait résidé des années au milieu de nous, en Canada. En 1806, il écrivait un beau livre, et le publiait à Londres en 1807. Nous ne sommes pas flattés dans ce volume, qui contient pourtant cette remarque :

"Les Canadiens, depuis plusieurs années, ont adopté la pratique des laboureurs anglais d'introduire l'engrais dans leurs terres, et ils sont maintenant convaincus de l'utilité et du profit résultant de ce mode de culture." (1)

C'était quarante-six ans seulement après l'occupation anglaise, et les *plusieurs années* de M. Heriot pourraient bien être ces quarante-six ans. Beaucoup de jeunes cultivateurs sous le régime français devaient être encore vivants. On sait que les Anglais avaient à peine, à cette époque, commencé des cultures en Canada et que ceux qui s'étaient établis sur des terres s'étaient groupés en dehors des paroisses canadiennes-françaises. Jusquelà, leur exemple avait eu peu d'influence sur nos cultivateurs, et ce que Heriot appelle pratique des laboureurs anglais pouvait bien avoir été depuis longtemps celle des laboureurs français et canadiens.

(1) The Canadians have, for several years past, adopted the practice of British husbandmen, by introducing manure into their lands and they are now convinced of the utility and profit attending that mode of culture.—*Heriot's Travels*, p. 259; 1807.

En tout cas, cette pratique existait à Yamachiche au commencement de ce siècle, et on ne disait pas à la jeunesse qu'on l'avait apprise des Anglais.

Les habitants d'alors, pères de famille, étaient des élèves du siècle précédent, et toutes les traditions devaient être encore fraîches. Presque tous descendants d'un petit groupe de familles, les paroissiens d'Yamachiche étaient comme une grande communauté de frères et de sœurs, de cousins et de cousines à tous les degrés, comme une société d'amis et de secours mutuels. Une famille était-elle frappée par quelque calamité ruineuse, on allait à son aide pour réparer les dommages éprouvés et la remettre dans l'état où elle se trouvait avant ce malheur. Et cela se faisait comme par enchantement, avec entrain et même avec plaisir ; et ainsi, joyeusement, l'on faisait renaître dans un foyer domestique désolé, la joie qui en avait été pour quelque temps bannie. Quelqu'un avait-il besoin d'un emprunt pour des travaux utiles ou un achat profitable, il trouvait aisément la somme nécessaire, simplement sur parole ; et quelquefois, chose inouïe et très imprudente de nos jours, le prêteur lui imposait, pour toute condition, l'obligation de garder le silence sur cette transaction ! C'était porter la charité fraternelle jusqu'à l'extrême limite évangélique, et ce serait, à notre époque, d'un dévouement héroïque.

L'esprit religieux se manifestait en tout. Il a déjà été dit combien les habitants d'Yamachiche aimaient les grandes cérémonies et le beau chant dans leur église paroissiale, preuve qu'ils tenaient à faire honneur à leur foi par la pratique et à conserver très vives les traditions pieuses. Quand on est sensible aux harmonies du chant et de la musique sacrée, on s'efforce de les retenir et de les répéter. Aussi les cantiques de l'Église étaient-ils les premiers chants que les enfants apprenaient par cœur et s'exerçaient à chanter dans leurs familles, avec le secours

des mères ou des aînés qui en comprenaient mieux le sens. Presque tous les enfants assistant au catéchisme paroissial préparatoire à la première communion, étaient en état de chanter en chœur les refrains de ces cantiques que leur instructeur aimait à leur apprendre.

Chaque rang ou concession d'Yamachiche avait une croix bénite, haute de dix, douze ou quinze pieds, faite avec soin ; plantée dans un endroit central, près du chemin de front, entourée d'une palissade de pieux de cèdre, généralement peinturée en blanc, ou quelquefois en rouge. Les passants la saluaient toujours avec respect, en se découvrant. Durant la saison d'été, les soirs de beau temps, les familles se réunissaient près de cette croix pour y faire en commun la prière du soir ou réciter le chapelet. Ces réunions du soir étaient toujours plus nombreuses et plus pieuses, dans le temps plus libre, entre les semences et les récoltes, pour obtenir la bénédiction de Dieu sur les champs ensemencés et sur tous les biens de la terre ; manifestation admirable de foi catholique bien propre à faire comprendre aux enfants que l'homme peut bien semer le grain, mais que Dieu seul peut le faire germer, croître et mûrir.

Pendant cette période de vacance relative, entre l'ensemencement et la moisson, arrivaient deux grandes fêtes paroissiales, la procession du Saint-Sacrement et la fête de la bonne sainte Anne, patronne d'Yamachiche. A l'approche de la fête de cette grande sainte, on ne manquait pas d'implorer sa protection spéciale aux réunions de chaque rang, durant les exercices faits au pied de la croix. Ces deux fêtes étaient solennisées avec autant de pompe et plus d'éclat que celles de Noël et de Pâques, vu les avantages de la température d'été, et l'admirable splendeur dont toute la nature se revêt à cette saison, prodiguant avec profusion des fleurs pour embaumer l'atmosphère et orner les autels. La pro-

cession du très saint Sacrement, en dehors de l'église, par un chemin soigneusement aplani, orné de jeunes arbres de la forêt plantés sur ses bords, était surtout imposante. Outre le cortège ordinaire composé des prêtres revêtus d'ornements brillants, marchant sous le dais, et d'un chœur nombreux portant surplis, suivis des notables de la paroisse et d'une foule nombreuse, on avait toujours une garde d'honneur, ou compagnie de jeunes hommes bien dressés d'avance par un ancien milicien qui avait servi sous de Salaberry à Châteauguay, mousquet à l'épaule et panache blanc sur leurs chapeaux. Au reposoir et à la porte de l'église, les salves de mousqueterie électrisaient les assistants, donnant à cette fête un caractère attrayant et impressionnant.

Le chœur de chant, toujours bien exercé, s'efforçait de se surpasser dans ces circonstances. Ces deux fêtes donnaient toujours de la joie et des consolations au digne curé, qui se voyait si bien secondé dans son grand zèle pour faire honorer et glorifier Dieu, et elles produisaient dans la population machichoise tous les généreux mouvements de l'âme qu'inspirent aux bons chrétiens ces manifestations publiques de notre foi.

Le sentiment religieux prédominant dans cette paroisse fait exactement juger de l'état des mœurs à cette époque. Celui qui a vécu de la vie d'Yamachiche, assez longtemps pour la bien connaître, peut dire que, dans ce temps-là du moins, le scandale honteux n'y était pas connu. On y trouvait le bonheur non dans le luxe et l'acquisition de grandes richesses, mais dans le nombre des enfants qu'on élevait dans chaque famille. Aussi la note joyeuse était-elle la note dominante au milieu de cette population d'amis. On travaillait consciencieusement, et l'on savait s'amuser et fêter en temps opportun.

Nulle part on ne passait un plus gai carnaval d'hiver,

comme nulle part peut-être on n'observait plus volontiers et plus fidèlement les pénitences de la sainte quarantaine, bien plus sévères alors qu'aujourd'hui, l'abstinence d'aliments gras étant de rigueur pendant les quarante jours.

Quand les enfants d'une même famille, devenus en âge, étaient tous entrés en ménage, au nombre de six, huit, dix et quelquefois plus, doublés par le mariage, on pratiquait largement les devoirs de la fraternité. Chacun ou chacune avait son jour de festin durant les hivers, et les frères et les sœurs dînaient ensemble au moins une fois par semaine. Ces agapes fraternelles n'étaient pas de vulgaires repas. Bien que l'ancienne cuisine canadienne valût peut-être mieux, pour les constitutions saines et vigoureuses, que celle de Brillat-Savarin, ce n'était pas seulement le plaisir du boire et du manger que l'on y goûtait. La joie de se revoir sous le même toit et à la même table, comme autrefois, mettait l'humeur en veine, réveillait tous les souvenirs de l'enfance et du jeune âge, les espiègeries, les faits amusants, les anecdotes de famille ; les bons conteurs de drôleries s'y donnaient libre carrière et la conversation n'y languissait jamais. Elle n'était interrompue, de temps à autre, que par le chant des vieilles chansons françaises que l'on retrouve recueillies dans le répertoire Gagnon, toujours suivies de commentaires joyeux et comiques, ou d'explosions d'hilarité générale, comme il en éclate quelquefois, après un *Deo gratias*, à table, un jour de fête, dans un réfectoire d'étudiants. L'esprit naturel sans le secours des sciences et des lettres ne cesse pas de pétiller très agréablement dans l'occasion.

Le dernier de ces festins de famille était toujours celui du Mardi gras, se terminant strictement vers minuit, jamais au delà.

Ces réunions de famille avaient un charme parti-

culier ; les enfants qui en ont été témoins s'en souviennent encore dans leur vieillesse, comme des plus beaux jours de leur vie. On se souvient aussi que le bon curé de la paroisse, connaissant bien le bon esprit qui y régnait, jugea convenable de les approuver, un jour, du haut de la chaire, comme manière honnête de se divertir.

Tout se faisait gaiement à Yamachiche, dans ce temps-là, même les corvées. S'agissait-il de refaire un pont sur un chemin public, ou de débarrasser un cours d'eau obstrué par des effondrements ou des détritiques accumulés çà et là, tous les intéressés y étaient *conviés* par l'officier de voirie, afin de procéder aux réparations de ces dommages. Au jour prescrit, on trouvait sur le terrain une assemblée de cousins et d'amis avec leurs outils, et ces travaux en commun devenaient des amusements où les plus habiles dirigeaient et donnaient gratuitement des leçons aux autres. C'était comme aux jeux athlétiques, chaque groupe voulait faire preuve d'autant d'habileté et de valeur que le groupe voisin, avec cette différence, qu'aucun n'était jaloux du succès des plus forts. Enfin, on y allait comme on va aux parties de plaisir.

On donnait le nom de *corvée* à tout travail volontaire qu'on allait faire en commun pour assister un paroissien, soit pour l'érection d'une charpente de maison, de hangar, de grange dont il avait préparé de longue main les matériaux, soit pour une boucherie d'automne, ou pour toute entreprise qui requérait pour un jour un nombre de bras exercés.

Ces concours utiles et agréables prenaient toutes les formes qu'on voulait leur donner. La toile du pays était en grand usage chez nos pères, et pour cela le lin était un article de culture indispensable en Canada. Le broyage ou brayage du lin, pour en tirer la filasse et l'étope, amenait souvent des réunions fort gaies. Les mères et les filles y prenaient part, laissant aux hommes

le gros de la besogne, comme l'installation à l'abri du vent, généralement au bord d'un bois, la disposition des braies en état de solidité, l'érection de la chaufferie, la préparation du combustible nécessaire, etc. On avait dû préliminairement battre le lin pour en conserver la précieuse graine. On l'avait fait rouir à la rosée sur le gazon pendant des semaines, puis remis en gerbes pour le transporter au lieu de l'opération.

Tous ces préparatifs faits, commençait alors avec animation le jeu des braies. Chacun prenait une poignée de lin brut, soigneusement chauffé et séché sur un tréteau à claire-voie, au-dessus d'un feu sans flamme ; il la faisait passer à plusieurs reprises sous la mâchoire unie de sa braie, rompant en petits bouts le bois de la tige qui tombait à ses pieds, ne lui laissant en main que les filaments dégagés de l'écorce et de la chènevotte. C'était la douce filasse que l'on remettait aux mains plus délicates des femmes et des filles pour la peigner et en faire des rouleaux tressés.

Le procédé de séchage du lin donnait parfois lieu à des scènes émouvantes. Il arrivait, par exemple, que la chaleur trop intense du brasier mal contrôlé communiquait la flamme au lin séchant sur le tréteau. C'était comme l'éclair de la nue tombant sur un toit de chaume et le consumant en un instant. L'émotion devenait grande dans l'assistance sur le moment, mais le seau d'eau mis en réserve, en prévision d'un tel accident, avait vite raison de l'incendie. Cependant l'humiliation de la chauffeuse inattentive ne s'effaçait pas sitôt ; elle avait à subir le feu des plaisanteries et des quolibets durant tout le jour pour expier sa négligence.

On ne joue plus guère à ce jeu dans notre province, la bonne toile canadienne ayant été remplacée, au moins en grande partie, par les cotonnades beaucoup moins substantielles et moins salubres.

L'on semait aussi le maïs sur toutes les fermes. Chaque habitant avait son champ de blé d'Inde à protéger contre l'envahissement des mauvaises herbes durant la croissance. Après la cueillette sur le champ venait l'épluchette à domicile. A Yamachiche, la jeunesse de ce temps-là faisait de ces épluchettes l'amusement le plus joyeux de l'automne. Gérin-Lajoie consacre un joli chapitre de son *Jean Rivard* au souvenir qu'il en avait. Le premier épi rouge ou pourpré, très rare, mais ne manquant jamais, grâce à la prévoyance de quelque amateur, donnait, par convention, à l'heureux éplucheur qui le trouvait, à peu près les mêmes privilèges que la fève dans un gâteau des Rois. Ce fait seul conduisait à d'autres amusements, sous la direction des nouveaux élus, et à la danse inévitable de la fin.

Dans ces passe-temps agréables, convertis en véritables fêtes, commençaient bien plus judicieusement qu'aux bals, des amitiés franches et durables se terminant, tôt ou tard, par des contrats de mariage et des noces. Et Dieu sait si nous avons souvent des noces à Yamachiche !

Ces faits ainsi groupés, sans art et sans abus de détails, démontrent suffisamment que les anciens Canadiens de nos campagnes agricoles, et en particulier ceux d'Yamachiche, se créaient une vie sociale qui leur était propre et qui n'avait rien de triste, d'ennuyeux et de monotone, comme pourraient le croire nos citadins et nos citadines. Ils se suffisaient à eux-mêmes pour leurs plaisirs comme pour leur subsistance. Ils acceptaient volontiers les peines du travail et dormaient tranquilles, assurés par la foi que leur unique créancière et débitrice, la Providence, ne leur manquerait jamais, tant qu'ils travailleraient sous son œil et suivraient ses inspirations.

Cependant, il faut le dire, quelque chose nuisait à leur bonheur si vrai et si réel : ils ne croyaient pas

que l'agriculture est la plus noble des occupations de l'homme. C'est pourquoi je me permets ici un hors-d'œuvre, un petit examen des ennuis éprouvés dans les autres carrières.

Quelle différence entre cette vie des champs bien comprise, consciencieusement suivie, et celle de nos grands centres, où les trois quarts des résidants sont au service de l'autre quart, dépendant de l'honnêteté des patrons, de leur habileté, de leurs succès ou de leurs revers en affaires ! Tel qui paraissait heureux hier est aujourd'hui sans ressource, et ceux qui dépendaient de lui sont dans la détresse, à la merci de la charité publique ou de nos institutions de bienfaisance. Combien, au commencement de la saison rigoureuse, manquent déjà de pain et de combustible et regrettent le temps passé sur des terres qu'ils ne trouvaient pas assez fertiles ! Ils seraient heureux maintenant s'ils avaient la provision de légumes et de grain qu'elles produisaient annuellement pour eux, et le bois qu'ils y trouvaient aisément pour réchauffer leurs demeures.

Éblouis par l'éclat trompeur de la vie des villes, ils y sont allés, croyant y trouver plus de jouissances avec moins de peine et de travail. Hélas ! quelle déception ! Ils ont fait l'expérience des papillons qui, attirés par une lumière brillante, délicieuse à la vue, s'y précipitent à l'envi, comme pour s'en imprégner tout entiers, s'y brûlent les ailes et tombent sans moyen de se relever. Ce n'est pas tout à fait un suicide, c'est une étourderie fatale vérifiant pleinement le vieux proverbe :

Souvent le mieux est l'ennemi du bien.

Il ne faut donc pas se laisser éblouir par tout ce qui luit, par le faux brillant, par les succès apparents d'autrui, ni croire que la Providence ne nous donne pas une

assez large part de bonheur terrestre, la vie étant un combat continuel dans toutes les conditions.

L'organisation physique de l'homme est tellement faite qu'il lui faut du mouvement, de l'action, de l'exercice, du travail pour conserver la santé du corps, l'élasticité et la force de ses nerfs. Voilà pourquoi l'agriculture, le travail des champs, en plein air, ont toujours été considérés comme la condition la plus favorable à la santé et au complet développement de toutes les facultés physiques de l'homme. Tout le monde sait que la santé est la première et la plus grande jouissance des vivants et que sans elle il n'y a que souffrance. La jouissance est toujours proportionnée au degré de santé, plus ou moins intense ou plus ou moins faible. Les mets succulents font les délices de l'homme en santé ; ils n'ont ni goût ni saveur pour le faible, et répugnent absolument aux malades.

On peut donc conclure que la condition industrielle et sociale qui donne à l'homme la plus grande somme de vigueur et de force lui offre en même temps la plus grande somme de jouissance matérielle. Cette condition est celle des agriculteurs, la plus indépendante de toutes les influences extérieures, la moins affectée par la fluctuation des capitaux et des valeurs négociables, par les crises commerciales produisant si souvent de grands bouleversements et tant de ruines parmi ceux dont toute la fortune repose sur les garanties mobilières.

L'agriculteur est exempt de beaucoup d'autres dangers des villes qui lui paraissent peut-être enviables.

R. Bellemare.

(A suivre)

LE DR ZAHM

RETIRE SON LIVRE "ÉVOLUTION ET DOGME."

ENFIN, tous les amis de la parfaite orthodoxie dans la science, tous les adversaires de l'Évolutionnisme, tous ceux qui désiraient la censure du Dr Zahm, peuvent être satisfaits ; et la position prise à cet égard par notre collaborateur M. l'abbé Burque, dans son livre "PLURALITÉ DES MONDES *au point de vue négatif*," se trouve pleinement justifiée ; car le célèbre docteur a été obligé d'écrire, dans le mois de mai dernier, à son traducteur, M. Alfonso M. Golea, la lettre suivante qui s'explique d'elle-même.

"Notre-Dame, Ind., 16 mai 1899.

"Mon cher Alfonso,

"J'ai été informé par une autorité incontestable que le Saint-Siège est opposé à une plus ample publication de mon livre *Évolution et dogme* ; et je vous prie conséquemment de vouloir bien employer toute votre influence à retirer cet ouvrage du commerce. Vous avez sans doute prévu ce résultat, et le coup vous sera une moindre surprise... Nous pouvons cependant l'un et l'autre prendre Dieu à témoin que nous avons travaillé uniquement pour son honneur et sa gloire, en publiant cet ouvrage. Pour ma part, je me résigne sans peine à voir le fruit de tant de travail condamné à l'oubli. Dieu récompense les intentions ; or, les nôtres étaient bonnes.

"Votre ami très sincère,

"J.-A. ZAHM, C. S. C."

A cette lettre, le traducteur lui-même a dû joindre la déclaration qui suit :

“ En ma qualité de traducteur du livre “ Évolution et dogme,” je m’unis à l’illustre Dr J.-A. Zahm, et je fais appel à tous mes vrais amis pour obtenir d’eux qu’ils ne lisent plus et qu’ils ne livrent plus davantage au public mon humble version de cet ouvrage, en conformité des désirs du Saint-Siège, qui me trouvera toujours prêt, dans le besoin, au devoir de la rétractation.

“ ALF.-M. GOLEA. ”

N. B.—Voir la REVUE CANADIENNE du mois de juin dernier, page 448.



UN PROFESSEUR INTERESSANT

(Suite)

22 décembre.

Quelle bonne inspiration a eue maman de m'envoyer à ce cours ! Il est maintenant un des plus grands plaisirs de ma semaine.

D'abord, nous nous y retrouvons toutes : c'est notre Cercle !

Nous faisons en sorte d'arriver bien avant l'heure afin de pouvoir causer. Nous nous racontons les nouvelles du jour. Nous cataloguons nos soirées. Nous jugeons nos danseurs selon leurs mérites. Et Louise de Charmoy trouve toujours moyen de faire intervenir la question toilette, qui occupe beaucoup son existence....

Dès le premier cours, elle nous a demandé si nous ne pensions pas qu'il fût mieux de nous habiller pour assister à nos conférences. Nous n'y avions pas songé. Mais, pensant que le coup d'œil serait ainsi plus joli, nous avons accepté sa proposition, puisqu'elle le désirait tant. Aussi nous venons toujours en toilette, mais des toilettes sobres comme il convient à des jeunes personnes résolues à s'instruire sur le mérite des écrivains contemporains ; ... à supposer que nous y soyons résolues !

Le clan des étrangères, la tour de Babel, comme nous l'appelons, a voulu nous initier ; mais l'élégance s'y fait un peu tapageuse. Cette tour de Babel est représentée par quatre Américaines très exubérantes, quelques Espagnoles avec des tailles souples de créoles, une grosse Allemande, fille de je ne sais quel prince autrefois

régnant, une Russe très distinguée et trois Anglaises qui se glorifient d'être grimpées dans l'Himalaya pendant que leur père était gouverneur de l'Inde ; un peu raides, des teints d'aurore et des cheveux blonds tordus sur la nuque pour le petit chignon traditionnel.

Toutes, excepté les Américaines, portent de vieux noms, d'une noblesse authentique ; celle des Américaines réside dans leur fortune. Mais nos mères sont tranquilles malgré cela, car Mme Divoir est très sévère pour les admissions à son cours.

Du reste, nous sommes six très liées ensemble : les deux de Charmoy, Jeanne, Suzanne, Thérèse de Lubières et moi ; aussi nous avons fort peu de rapports avec la tour de Babel et avec les autres jeunes filles du cours, que nous connaissons plus ou moins.

Par droit de sagesse, c'est Suzanne qui préside notre groupe. Elle est tellement meilleure que nous !

Quand on la voit, on ne songe jamais à se demander si elle est jolie ou non, parce qu'on la trouve tout de suite charmante ; et ceux qui ont une fois rencontré son sourire un peu mélancolique, le regard clair, doux, profond de ses yeux bruns, éprouvent toujours le désir de les revoir encore. Suzanne n'est pas triste pourtant, mais elle a une gaieté sérieuse, tranquille, venue surtout de celle qu'elle rencontre chez les autres, et qu'elle partage pour leur faire plaisir, car elle pense à ceux qui l'entourent en premier lieu, et à elle en dernier... Et encore, quand elle y songe !

C'est aussi la perle des confidentes ; elle semble toujours s'intéresser aux récits qu'on lui fait, — alors même que, bien certainement, ils ne peuvent la toucher en rien, — sans parler jamais d'elle-même ; et avec une telle simplicité ! Comme si s'oublier ainsi était une chose tout aisée, toute naturelle !

Sa mère est veuve, toujours malade. Elle a ses deux

frères au loin : l'un en ce moment au Tonkin, avec son navire la *Conquérante*, l'autre à Vienne, où il est attaché d'ambassade. Eh bien ! elle se fait leur correspondante assidue ; elle leur envoie des petits chefs d'œuvre de lettres qu'elle me permet quelquefois de lire, car elle sait combien je suis heureuse de sa confiance, des lettres fines, spirituelles, pleines de cœur, disant toujours quelque chose, et qui apportent aux deux absents le bon parfum du "home."

Et puis aussi, sans bruit, sans embarras, elle dirige tout dans la maison, pense à tout, distrait sa mère, lui fait la lecture en anglais (Mme de Vignolles est Anglaise), met à exécution des recettes admirables pour les confitures, et trouve encore le temps de broder des ornements pour l'église de Saint-Aubin et d'habiller je ne sais combien de petits misérables.

Suzanne est trop bonne. Quelquefois j'ai peur qu'elle ne veuille nous quitter pour devenir sœur de charité. Heureusement sa mère le retient parmi nous. Mais n'importe, quand je la vois par hasard au bal et dansant, cela me fait du bien, parce que je suis sûre qu'elle appartient encore aux profanes.

Elle devrait bien apprendre son secret pour être toujours contente à cette pauvre Thérèse de Lubières, qui, elle, a perpétuellement l'air de dire comme Louis XIII à ses courtisans : Ennuions-nous ! Ennuions-nous !"

Thérèse a deux millions de dot, ni frère ni sœur, une mère d'humeur un peu capricieuse, mais excellente ; un père général qui s'est battu comme un héros en 1870, et irait aujourd'hui au bout du monde sur le moindre désir de Thérèse. Et avec tout cela, elle est la personne la plus ennuyée qu'il soit possible de concevoir.

On dirait vraiment qu'elle est lasse d'être trop heureuse.

Peut-être au moment où elle s'en venait sur la

terre, il y a vingt ans, a-t-elle rencontré sur son chemin l'âme d'un vieux misanthrope qui sortait de la vie, dégoûté de toute chose... Il y aura eu confusion ! Si bien que le petit bébé rose reçu par Mme de Lubières enfermait l'âme du vieux misanthrope ; et voilà pourquoi Thérèse est sceptique et blasée, comme si elle avait déjà vécu une fois !... Parce que nous sommes un peu cousines à la mode de Bretagne, nous nous rencontrons très souvent, en dehors du cours.

Mais j'ai soin de ne jamais parler devant elle des choses qui m'intéressent beaucoup, car elle a une manière de regarder les personnes enthousiastes ainsi que des êtres curieux, d'une espèce particulière, phénoménale, qui vous produit l'effet d'une douche d'eau glacée...

Pourtant, malgré mes précautions, à chaque instant, elle me dit : " Mon Dieu ! Paulette, que tu es jeune ! " Absolument comme si elle était Mathusalem en personne.

Son air de pitié m'humilie bien un peu sur le moment ; mais, malgré tout, j'aime encore mieux être jeune... Et Jeanne aussi pense comme moi ; toutes deux nous trouvons si amusant de vivre, quoi qu'en dise Thérèse !

Jeanne n'est certes pas ennuyée ! Elle est nerveuse, vibrante, parisienne, avec des yeux qui brillent " pareils à des étoiles," ainsi que le lui a écrit Robert de Saunier, un jour, en jouant " au jeu des portraits " ... , une masse de cheveux noirs, découvrant le plus joli cou du monde ; des dents éblouissantes, et un beau rire qui sonne joyeux autant que les grelots d'une folie.

Elle adore le bruit, le mouvement, le monde. Elle est capable d'apparaître à cinq bals dans une seule soirée, de danser dans tous et de " cotillonner " dans le dernier jusqu'à six heures du matin, pour être prête vers huit heures à aller faire son tour du bois à cheval, être sur pied toute la journée et recommencer le soir....

. Si maman voulait, je l'imiterais bien volontiers...

Jeanne est franche, caressante, un brin moqueuse, fort expérimentée, grâce à son frère qui fait son éducation mondaine ; mais elle ne veut jamais me repasser sa science tout entière, parce que, assure-t-elle, maman ne serait pas contente qu'elle agît ainsi. Coquette comme un démon, je sais bien qu'elle ne donnerait pas une feuille des roses de sa ceinture au plus séduisant de sa phalange d'adorateurs ; malgré sa conversation très indépendante, qui scandalise à chaque instant cette bonne Claire de Charmoy, le décorum fait jeune fille.

Enfin, toutes tant que nous sommes, nous bavardons le plus possible, jusqu'au moment où apparaît M. Chambert.

Alors le silence s'établit tout de suite, même dans les rangs des mères. Il adresse un salut général, nous lance à nous, modestes élèves, un coup d'œil calme et désintéressé — comme il regarderait de jeunes sauvages arrivées en ligne droite de l'Afrique équatoriale — et il commence....

Alors, oh ! alors, je lui pardonne d'être froid, intimidant, de nous juger indignes de son attention ! Ou plutôt, je ne songe même pas à lui pardonner, je ne fais plus qu'écouter et j'oublie tout le reste... C'est comme si mon esprit s'élargissait soudain, comme s'il lui venait des ailes mystérieuses pour suivre la parole de M. Chambert, là où il lui plaît de l'emporter.

Ce n'est, à proprement parler, ni un cours, ni une conférence qu'il nous fait ; il prend le meilleur des deux, et de cette union sort une causerie charmante, assaisonnée de beaucoup d'esprit et d'une petite pointe d'ironie drôle et très fine, entremêlée de lectures et de l'analyse de ces lectures.

Jamais je ne me serais doutée de toutes les choses qui peuvent se trouver dans une dizaine de vers !... Je commence à m'apercevoir que jusqu'ici j'ai toujours lu

comme une petite sottise, sans me demander si je comprenais bien. Avec M. Chambert, je crois que Bossuet lui-même ne m'épouvanterait pas !... et pourtant j'ai conservé un souvenir... austère !... de l'oraison funèbre du prince de Condé!!!

Quand M. Chambert parle, il n'est plus du tout froid. Il devient au contraire aussi vibrant que Jeanne, et il a une manière à lui de s'exprimer originale et vive, et si simple en même temps. Que les personnes posées, comme papa, parlent bien, voilà une chose toute naturelle ; c'est de leur âge... Mais il me semble si étrange d'entendre M. Chambert, quand je me rappelle la conversation de Georges Landry et des autres ! Je ne me le figure pas disant : " Madame une telle est d'un chic épatant ! " ou quelque autre phrase plus accentuée encore, grâce à la présence d'une de ces expressions... pittoresques qui nous arrivent au passage, quand ces messieurs causent ensemble, nous croyant occupés ailleurs.

Si j'écoutais souvent parler M. Chambert, je suis sûre que je finirais par devenir une femme intelligente pour de bon. Il m'apprend à réfléchir. Il me fait penser à une foule de choses sérieuses auxquelles je n'aurais jamais songé à moi toute seule, dont j'avais à peine une idée vague, confuse, et qu'il me semble pourtant avoir toujours comprises, dès que je l'entends les exprimer.

Je suis très fière quand j'ai dans la pensée, en même temps que lui, le mot dont il se sert...

Il parle, et les de Charmoy écrivent toutes ses paroles. Jeanne griffonne capricieusement. Thérèse le considère avec surprise, un homme qui sent si vivement !...

Suzanne et moi, nous ne prenons presque pas de notes, car il n'y a pas à craindre que nous oublions ce qu'il nous dit. Mais une fois de retour à la maison, je recherche les morceaux de prose ou de poésie qu'il nous a lus, afin de voir si mon impression est la même que la

sienne ; et quand cela arrive, j'en suis très contente, parce que j'ai entendu vanter bien des fois la justesse de ses appréciations littéraires. La "justesse !" ... Quel joli mot ! ... et je l'ai trouvé toute seule...

2 janvier 189 .

Notre jour de l'an s'est passé comme tous les jours de l'an : avec des embrassements, des cartes de visite, des bonbons, des compliments, des étrennes ; le tout agrémenté de l'éternel " Je vous souhaite une bonne année ! "

A onze heures, maman nous avait envoyés à la messe, les deux petits, miss Emely et moi. Je n'étais pas trop fâchée qu'elle ne nous accompagnât pas, parce que sa présence m'aurait peut-être empêchée de mettre certain projet à exécution. Depuis le jour où Jeanne m'a dit " que le nom du premier pauvre auquel on fait l'aumône le jour de l'an est le nom de votre mari," je ne manque pas de tenter l'expérience.

La première année, mon pauvre s'appelait " Louis." Louis..., je n'adore pas ce nom-là ; j'en aurais même mieux aimé un autre, mais enfin ! Louis de... quelque chose de bien sonnante... " Fils de saint Louis, montez au ciel !..." C'était encore possible.

L'année dernière, je recommence ma question, pour voir si j'aurai la même réponse. Et alors il ne s'appelait plus Louis, mon futur mari, il se nommait... c'était bien autre chose !... il se nommait... Antoine !!!

J'étais désolée, quand Jeanne m'a fait remarquer que la troisième fois seule comptait toujours. Aussi, cette année, le résultat de ma demande devait être sérieux.

Nous étions arrivés juste pour la messe, de sorte que je n'avais pu placer ma question avant d'entrer dans l'église. Mais, pendant la messe, ces noms : Louis, Antoine et... *trois étoiles* me trottaient dans la tête. S'il allait encore s'appeler Antoine !...

Nous sortons enfin, et je cherche tout de suite un pauvre convenable pour ce que je voulais en faire. C'était une fatalité : il n'y avait que des femmes, ou bien des vieux de mauvaise mine. Enfin, ô bonheur ! j'aperçois un petit garçon très laid, accroché à la robe de sa mère. Je me glisse de son côté, sans répondre aux femmes qui me répétaient en chœur :

—Ne m'oubliez pas, s'il vous plaît, ma chère dame !
La charité !

Et je demande au petit, très vite :

—Comment t'appelles-tu ?

Au lieu de me répondre, il me regarde effaré, et lui aussi me marmotte :

—Un petit sou, s'il vous plaît, ma bonne dame !

Et voilà Geneviève et Patrice qui m'appelaient, et miss Emely qui me faisait signe de venir. Je recommence :

—Dis-moi donc comment tu t'appelles !

Le petit nigaud continue à me regarder, et il reprenait son éternel refrain, quand je l'arrête désespérée, car Mme de Vignolles approchait avec Suzanne, et Geneviève remontait les marches pour voir ce que je faisais.

—Dis-moi ton nom, et je te donnerai cette belle pièce blanche.

Il devient tout de suite intelligent.

—Michel, ma bonne dame, Michel.

—Ah ! Michel ?

Je donne la pièce promise, et je rejoins bien vite Germaine, qui me demande ce que je voulais à cet affreux petit garçon.

Je réponds au hasard.

—Je le questionnais parce que je le trouvais très gentil.

Nous descendons les marches, et nous retrouvons Suzanne, Mme de Vignolles, toute notre colonie habituelle

de la messe de onze heures, sans oublier le petit sous-lieutenant, M. de Boynes, qui est devenu mon fidèle chevalier, depuis qu'il est en garnison à Paris.

Devant l'église, une fillette nous offre des bouquets de violettes et de narcisses jaunes venant de Nice, qui semblent tout frissonnants sous notre ciel de Paris... Et ces fleurs, et le beau soleil qui glisse sur les toits encore çà et là couverts de neige, et les messieurs chargés de paquets, et les femmes qui passent frileuses dans leurs fourrures, le visage rosé par l'air vif, tout a l'air de dire : " Bonne année ! Bonne année ! "

Mais Patrice, qui ne voit rien de tout cela, gémit qu'il a froid ; et nous voilà partis, moi répétant toujours ce nom de Michel.

—Michel ! Je ne connais pas de Michel. Je n'en ai vu que dans les romans de Mme Gréville : c'est un nom russe... Peut-être, alors, me marierai-je avec un prince russe... Ce serait assez bien s'il ne m'emmenait jamais en Russie !

En arrivant à la maison, dans l'antichambre, j'aperçois des cartes de visite sur un plateau. Je jette un coup d'œil, et sur l'une d'elles je lis : " Michel Chambert, rue de Lille. "

Il m'a semblé alors que mon cœur faisait un grand saut dans ma poitrine !... Ah ! il s'appelait Michel, notre dédaigneux M. Chambert !... Quelle drôle de chose !... Michel ! comme le petit garçon de l'église !

J'ai attendu que maman ait vu les cartes ; j'ai même fait des yeux étonnés quand elle a dit :

—Ah ! M. Chambert a envoyé la sienne.

Et je lui ai demandé d'un air tranquille si elle voulait bien me la donner ; car enfin, elle était un peu pour moi, cette carte, puisque c'est moi qui vais écouter les conférences !

Maman, ne sachant pas que j'avais trouvé un pauvre

appelé Michel, a cru à une fantaisie, et, avec sa permission officielle, j'ai pris la carte.

Maintenant elle est à moi!... dans la boîte des souvenirs de cotillon.

Louis? Antoine? ou Michel? J'aimerais mieux Michel!

10 janvier.

Il n'est pas froid! Il n'est pas dédaigneux! Il n'est pas intimidant! Je suis contente! oh! mais contente!... Comme tout s'arrange bien en ce monde sans que nous nous en mêlions!

Ce matin, à déjeuner, maman me dit de m'habiller pour trois heures, parce que nous irons faire des visites.

Dans le fond du cœur, je me mets à les maudire, car les visites du jour de l'an!... oh!... Je le regrette bien maintenant; mais je ne pouvais pas deviner ce qui allait se passer.

Nous arrivons chez Mme de Simiane où il y avait, comme à l'ordinaire, beaucoup de monde.

Mme de Simiane est une des plus anciennes amies de maman; elle est très bonne et fort intelligente; elle connaît toutes les célébrités de Paris: artistes, écrivains, couturières, pâtisseries, prédicateurs, hommes politiques, etc.; et elle laisse volontiers voir qu'elle les connaît... , surtout les célébrités que l'on reçoit.

Elle possède un fils dont elle est très fière, un grand garçon gauche qui a toujours des prix au concours général; deux petites filles, jolies et fines comme des vignettes anglaises, et un mari très bon, mais dont le caractère varie avec le cours de la Bourse, "car il est un des rois de la finance," dirait la baronne de Charmoy.

J'aime beaucoup Mme de Simiane... Et encore plus depuis cet après-midi... bien qu'en réalité elle n'ait été presque pour rien dans mon plaisir.

On nous annonce donc dans le salon. Il se fait un mouvement, tous les hommes se lèvent, les dames saluent, car maman est une manière de grand personnage... Moi, je représentais le mari de la reine !

Mme de Simiane m'embrasse.

J'entrevois un monsieur qui m'avance un fauteuil ; je lève le nez pour le remercier, et je reconnais... M. Chambert, M. Michel Chambert !

Je sens que je deviens rouge comme une fraise ; heureusement le jour tombait, et les lampes n'étaient pas encore allumées... Il ne ressemblait plus du tout à un sévère professeur ; c'était un homme du monde distingué, élégant même ! Et puis, il avait l'air bien plus jeune, et ses yeux n'étaient plus ni si intimidants, ni si sérieux !

Mme de Simiane le présente à maman, qui est très aimable et lui dit combien elle regrette de n'avoir pu encore aller écouter ses conférences, etc.

Moi, j'étais dans le vague ; il me semblait rêver, et ce nom de Michel me bourdonnait aux oreilles... J'avais beau me gronder, me répéter que j'étais absurde, que c'était bien le moment de me montrer personne d'esprit pour relever les jeunes filles dans son estime ; rien, je ne trouvais rien ! Il ne me venait à la pensée que des phrases sottes!...

D'un mouvement machinal, je regarde en face de moi, comme si j'allais y rencontrer l'inspiration, et je m'aperçois dans la glace à côté de lui....

Eh bien ! vraiment, avec mon costume vieux rouge, mon grand chapeau Gainsborough, je n'avais plus l'air d'une petite fille ! J'étais même très... agréable !

Quand je vois cela, le courage me vient un peu ; et comme maman disait à M. Chambert qu'il m'avait réconciliée avec les cours, une belle phrase me traverse l'esprit. J'allais la placer. Par malheur, il se tourne de mon côté ; je rencontre ses yeux... voilà ma belle phrase envolée ! et, sans réfléchir, je m'écrie :

—Oh ! c'est vrai, monsieur. J'aime infiniment vos conférences parce qu'elles me rendent plus intelligente !

Ce que je venais de dire n'était pourtant pas extraordinaire, tout le monde se met à rire ; lui aussi. Mais il ne paraissait pas se moquer de moi, et il me répond avec ce sourire qui lui donne l'air très jeune, sourire dont il ne nous gratifie jamais au cours :

—Je serais fier de mériter un semblable compliment ; mais je n'ai vraiment pas le droit de l'accepter ! Tout au plus, puis-je vous apprendre, mademoiselle, à mieux jouir de votre intelligence.

J'ai secoué la tête, mais sans répondre, parce que j'avais peur de dire encore quelque chose de drôle.

La conversation est redevenue générale. On a félicité M. Chambert de son dernier roman, qui n'est pas pour les jeunes filles, mais qui a l'air fort au goût des parents ; car ils en parlaient avec une chaleur !... de ses " portraits de femmes " dans la *Revue parisienne*, qui sont, paraît-il, si bien dessinés et si ressemblants, que toutes les dames ont à la fois grande envie et grande peur d'être croquées.

Un monsieur bavard et curieux lui ayant demandé s'il comptait les faire suivre d'études sur les jeunes filles, j'ai été prise de la crainte que nous ne lui servions de modèles au cours. Et, comme tout le monde causait, je lui ai dit, à lui seul, un peu bas, pour ne pas encore provoquer de rires :

—Je vous en prie, monsieur, ne nous imprimez pas toutes vives !... Surtout, ne faites pas mon portrait !... je ne le veux pas !...

Il m'a regardée gaiement :

—Vous m'en voudriez beaucoup ? même si vous n'étiez pas assez ressemblante pour que vos amis vous reconnaissent ?

Je crois qu'il se moquait un peu de moi sous son extrême politesse, et j'ai eu envie de lui dire des choses désagréables... Mais je n'ai pas osé :

—Ce serait très mal ! et je serais si fâchée que je ne vous pardonnerais jamais, jamais !

Il a souri ; et d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant :

—Eh bien, je vous promets, à mon grand regret, je vous assure, de ne jamais vous... peindre. Êtes-vous rassurée et avez-vous confiance dans ma parole ?

Je l'ai examiné une petite seconde pour voir s'il n'était pas trop moqueur ; mais son regard était si franc que j'ai été rassurée, et je lui ai répondu que je le croyais.

Juste à ce moment, comme je n'étais plus intimidée, comme nous commençons à bien causer, Mme de Charmoy est arrivée, suivie de ses deux filles. M. Chambert s'est levé pour partir... Nous sommes encore restées quelques minutes, le temps d'échanger des saluts et des compliments ; puis nous avons quitté Mme de Simiane.

En voiture, maman m'a dit :

—Il est très bien, M. Chambert.

J'ai répondu d'un air détaché :

—Vous trouvez, maman ?

Quand j'ai vu Jeanne, le soir, je lui ai raconté notre rencontre et notre conversation...

J'ai bien peur qu'il ne m'ait jugée sotte !...

Après tout, cela doit m'être égal !

18 janvier.

Je vais devenir une femme sérieuse. Je m'y suis décidée hier entre huit heures vingt et neuf heures moins le quart !...

Maman était montée voir Patrice, qui avait toussé deux fois pendant le dîner et pour qui elle craignait déjà une fluxion de poitrine. Geneviève, toujours raisonnable, fabriquait une de ses éternelles capelines pour les pauvres. Papa lisait.

Moi, j'errais dans le salon avec un très vif désir de ne rien faire..., du moins tant que maman ne serait pas là !

Je m'approche de la table et j'aperçois le dernier numéro de la *Revue parisienne*, qui venait d'arriver et était encore dans son enveloppe.

La *Revue parisienne* ! les fameux portraits de M. Chambert !... tout se tenait.

Je demande à papa :

—Voulez-vous que j'ouvre la *Revue parisienne* ?

Papa est distrait ; le compte rendu de la chambre l'absorbe.

—Si tu veux, mon enfant.

Je ne me le fais pas répéter. Je prends un coupe-papier, et je commence à couper bien lentement pour avoir le temps de jeter un coup d'œil sur chaque feuillet — je ne lisais pas !... Non ! je regardais seulement ! — et j'aperçois : “ Portraits de femmes : La Femme de devoir.”

J'avais maintenant un désir fou de savoir ce qu'il avait écrit et comment il écrivait...

“ La Femme de devoir ! ” ce ne pouvait être que convenable ! Pourtant, je n'osais pas... Je trouve si honteux de lire quelque chose en se cachant, malgré les belles théories des de Charmoy qui assurent que cela se fait très bien, et que toutes les jeunes filles en sont là !

Enfin, je n'y tiens plus, et je demande à papa :

—Puis-je lire la “ Femme de devoir ? ”

Papa était toujours dans la politique ; il entend d'une manière vague et il me répond :

—“ La Femme de devoir ?...” Certainement. Mgr Dupanloup a dû écrire de belles pages sur ce sujet. C'est une excellente lecture, Paulette.

Papa n'était pas du tout à la question ! Mais tant pis ; c'était par trop tentant !

Je me dis :

—Si maman arrive, je lui raconterai tout.

Et je me plonge dans l'article en me répétant, pour

tranquilliser ma conscience, que je le parcourrai seulement, et que, s'il n'est pas convenable, je m'arrêterai...

Eh bien, j'ai tout lu ! Mieux que convenable, il était si beau, que plus j'avais, plus je me faisais l'effet d'un petit monstre—moi qui trouve la vie si facile et si charmante !—comparée à cette femme que M. Chambert montrait simple, tendre, courageuse, toujours souriante dans une existence qui me ferait sécher d'ennui !

Et j'aurais voulu avoir aussi des responsabilités, des sacrifices, des dévouements en perspective ; je ne sais quoi enfin ! pour être aimée et estimée comme elle...

Je sais bien que l'on m'aime ! mais ainsi qu'une bonne petite créature amusante, incapable d'être prise au sérieux !... Et M. Chambert, lui-même, j'en suis sûre, me juge de la sorte.

C'est juste, mais c'est humiliant ! Et je ne veux pas rester une enfant toute ma vie comme Alfred de Musset, dont il était question dans notre dernière conférence ! Et je veux devenir, moi aussi, une femme sérieuse !

Et dans douze ou quinze ans, quand je serai une respectable mère de famille, mon mari et moi, nous prierons, un soir, M. Chambert, qui sera notre ami, de venir nous voir. Ce sera au mois de mai ; il fera très beau, le ciel sera tout étoilé ; et l'air chargé d'odeurs de violettes.

Et quand nous serons paisibles à causer sur le balcon—on cause si bien quand la nuit est venue !—je lui dirai :

—Mon cher monsieur Chambert, je suis très heureuse aujourd'hui, et je vous en remercie de toute mon âme, car c'est à vous que je dois mon bonheur. Autrefois j'étais une petite fille folle et insouciant, et je serais peut-être restée ainsi toute ma vie, si vous ne m'aviez fait, sans le savoir, le plus beau sermon que j'aie jamais entendu... Et de ces pages lues en contrebande,—car papa les croyait de Mgr Dupanloup,—je vous serai éternellement reconnaissante !...

J'étais si bien emportée par mon enthousiasme, que j'ai lâché la *Revue parisienne*, laquelle est tombée par terre avec un déchirement de papier qui m'a réveillée net... Je n'ai plus vu ni le balcon, ni le ciel étoilé, ni M. Chambert, ni mon mari inconnu ; mais bien papa qui lisait toujours et Geneviève qui me regardait étonnée.

Je voulais pourtant devenir une femme sérieuse ; seulement je ne savais trop par quel bout m'y prendre !...

J'ai commencé par relever la *Revue parisienne* ; je l'ai posée sur la table, bien pliée, comme l'aurait fait maman. Et puis, j'ai demandé à Geneviève, qui n'en pouvait croire ses oreilles, de me confier une de ses insipides capelines ; et quand maman est descendue, elle nous a trouvées travaillant toutes les deux ; moi, n'ayant pas encore cassé ma laine.

Elle m'a dit stupéfaite :

—Comment, tu travailles ?

—Oh ! oui, maman. Je veux devenir une femme sérieuse !

Maman s'est mise à rire, à rire de si bon cœur, que sa gaieté m'a gagnée. Papa est sorti de ses journaux et a demandé ce qu'il y avait. Maman lui a expliqué la chose.

—Ah ! c'est déjà l'effet de Mgr Dupanloup ! a-t-il dit.

Maman ne comprenait pas bien, mais je n'ai pas cru devoir trop l'éclairer sur les causes de ma conversion... Elle me verra à l'œuvre !

4 février.

L'Épatant a ouvert ses portes.

Comme toute femme qui se respecte doit assister à " sa première," maman y est allée, moi aussi. Naturellement, elle n'a pas vu les tableaux ; ce n'est pas, du reste, pour cela que nous nous y trouvions. Et pourtant, il y a de bonnes gens consciencieux qui y viennent avec cette

intention ; ils se pressent, ils s'étouffent, ils deviennent pourpres, afin d'entrevoir vaguement, pendus au mur, des dames de tous genres, des fleurs, des militaires, des bêtes, etc. Ils ne sont pas "dans le mouvement," ces bonnes gens, sans quoi ils sauraient qu'à l'ouverture de l'*Épatant*, on ne va pas voir, mais se faire voir.

Nous avons fait pour la forme le tour de la salle, recrutant à chaque pas des personnes de connaissance. Puis nous avons été tous nous asseoir à l'entrée, pour regarder le coup d'œil, qui est toujours le même : des petites femmes très gentilles, les yeux brillants sous une imperceptible voilette, les cheveux, en général, d'un blond... chaud qui contraste bien avec le velours sombre des chapeaux.

Elles circulent, le manteau à demi rejeté en arrière, de façon à dégager les épaules, escortées par de vieux diplomates à barbe grise, corrects et souriants, par de petits jeunes gens roides—genre anglais—et d'autres très gesticulants—genre français.

Et en haut, à leur balcon, les membres du cercle regardent, comme les dieux de l'Olympe, tous ces simples mortels et mortelles qui tournent sur eux-mêmes dans un vague parfum de poudre de riz, au milieu du murmure des conversations où il est, quelquefois, question de peinture et plus souvent d'autres choses. Pourtant, de temps à autre, on entend :

—Oh ! regardez donc, ma chère, ce Flameng est adorable !

Ou bien :

—Et ce Besnard ! Il est inouï ! Quelle richesse de couleur !

Et d'autres exclamations du même genre.

(*A suivre*)

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

Le procès Dreyfus.—Le gouvernement et les généraux.—Désordres à Paris.—
Un discours de M. Méline.—La crise en Belgique.—La question du Trans-
vaal.—Notre session fédérale.—Sir James Edgar et M. Bellerose.

Dreyfus ! Dreyfus ! Dreyfus ! Impossible encore de parler des choses de France sans écrire ce nom fatidique ! La douloureuse affaire bat son plein ; le poignant procès est commencé à Rennes depuis le 7 août, et nous n'exagérons aucunement en disant que le monde entier suit ses phases dramatiques avec une émotion passionnée.

Que va-t-il sortir de cette nouvelle épreuve judiciaire ?... Un acquittement, ou une condamnation réitérée ? Bien peu de gens sont en état de le prévoir actuellement. Jusqu'ici plusieurs témoignages contradictoires ont été rendus. M. Casimir Périer et le général Mercier se sont donné des démentis ; le général Roget et le colonel Picquart en ont fait autant. Le conseil de guerre paraît bien composé, solide, impartial, calme au milieu de la tempête. Quant à l'attitude du principal intéressé, de Dreyfus, les uns la proclament admirable, les autres la déclarent déplorable. On aimera peut-être à entendre sur ce point une note moyenne.

“Quant au capitaine Dreyfus, dit une feuille parisienne, il faut décidément reconnaître que ni son visage, ni son langage n'éveillent de sympathie. Le visage demeure impassible ; la voix, mal timbrée, sonne faux dans les moments où l'accusé proteste ou s'indigne ; la discussion manque d'aisance, sans être pour cela bien serrée. Le capitaine Dreyfus n'a pas le don d'émouvoir. Ce serait de notre part quelque chose de puéril et d'odieux que de tirer une induction quelconque de cette impression physique ; mais elle a été universellement ressentie.”

C'est le *Journal des Débats*, partisan de la revision, qui parle de la sorte.

A Rennes, le sentiment de la population paraît hostile à Dreyfus. Et au dehors, pendant que le procès s'instruit, la controverse continue à faire rage.

Un tragique incident a porté l'excitation à son comble. Maître Labori, l'un des avocats du prisonnier, a été victime d'une tentative d'assassinat. Il a survécu à l'attentat, et, vraiment, puisqu'il n'y a pas eu mort d'homme, on peut dire que ce coup de pistolet a été un heureux épisode pour l'accusé, puisqu'il a dû faire rejaillir sur ce dernier quelque chose de la sympathie naturellement éprouvée envers son défenseur lâchement assailli.

*
* *

Si quelqu'un de mes lecteurs me posait en ce moment cette question : "Croyez-vous Dreyfus coupable ?" j'éprouverais un vif embarras. Instinctivement je suis anti-dreyfusard, et l'innocence du prisonnier de l'île du Diable me semble problématique. Cependant la cause est très complexe, et l'on y rencontre bien des obscurités. Une chose me paraît certaine, c'est que le jugement du tribunal de Rennes sera inspiré par le désir de rendre justice entière, et que les honnêtes gens pourront et devront l'accepter comme final et décisif en équité aussi bien qu'en droit strict.

*
* *

Pendant que le sort de Dreyfus est en question à Rennes, le gouvernement Waldeck-Rousseau-Galliffet-Millerand fait des siennes à Paris. Il a enlevé au général de Pellieux le poste de commandant militaire de la capitale, et il a révoqué le général de Négrier comme inspecteur d'armée et membre du conseil supérieur de la guerre. Ce dernier acte a produit une immense sensation. Le général de Négrier est une des plus grandes figures de l'armée française. Il s'est illustré par son héroïsme en 1870-71, il a remporté des victoires au Tonquin ; c'est un brillant soldat, et de plus c'est un chef. On le considérait comme le futur généralissime ; et la France avait foi dans son épée pour les jours de péril. Sa brutale destitution a exaspéré tous les patriotes. Son crime, paraît-il, était d'avoir fait entendre des paroles de protestation trop vives contre les outrages dont l'armée est abreuvée impunément. Au lendemain de sa disgrâce, la rente française a baissé sensiblement, ce qui indique l'intensité de l'émotion publique.

M. de Galliffet frappe dur. On se demande dans quel but il semble avoir pris pour tâche d'abattre les têtes les plus illustres de l'armée française.

* * *

En même temps qu'il persécute les généraux mal notés par les dreyfusards, le gouvernement attaque les chefs les plus notoires du parti nationaliste et antisémite. Paul Déroulède a été de nouveau arrêté pour complot contre la sûreté de l'État. On a aussi lancé un mandat d'amener contre M. Guérin, président de la ligue des antisémites. Mais ce mandat n'a encore pu être exécuté, Guérin s'étant barricadé dans son logis, avec quelques-uns de ses amis. Armés de revolvers et de couteaux, ils tiennent tête à la police depuis huit jours ; et c'est un spectacle étrange que celui de ce citoyen défiant ainsi l'autorité publique, et soutenant un siège contre les forces de l'État !

L'excitation à Paris grandit chaque jour. Les meneurs anarchistes essaient de soulever les masses. Des scènes dignes de la Commune ont eu lieu dimanche, le 20 août. Une église a été envahie et saccagée ; les statues de la Vierge et des saints ont été brisées ; le crucifix a été brûlé ; les saintes espèces ont été sacrilègement foulées aux pieds. On aurait pu se croire reporté aux mauvais jours de la Révolution. L'avènement du cabinet Waldeck-Rousseau semble avoir donné un puissant encouragement aux bandes socialistes.

* * *

Ce cabinet, que quelques-uns ont appelé le ministère Dreyfus, a été l'objet de bien des attaques, dès les premiers jours de son existence ; mais aucune n'a été aussi meurtrière que le discours prononcé par M. Méline, l'ancien premier ministre, dans un banquet organisé par les représentants du haut commerce parisien.

Ce discours a été un événement et mérite d'être signalé d'une manière toute spéciale. Il dénote chez son auteur une largeur de vues, une sûreté de jugement, un sens gouvernemental trop rares parmi les hommes politiques français de l'heure présente. M. Méline a dénoncé l'entrée au pouvoir du collectivisme dans la personne de M. Millerand. Il a affirmé énergiquement que la République doit être tolérante et modérée, si elle veut vivre ; il a protesté contre l'anarchie parlementaire dont la chambre a donné récemment le spectacle.

Voici en quels termes il a fait l'apologie de la politique suivie par son gouvernement durant ses deux ans de règne :

“ Certes je n’ai pas la prétention que celle qui l’a précédée, que la nôtre pendant deux ans ait été parfaite, mais elle était assurément meilleure pour la France et elle avait au moins cet avantage de fortifier la République au lieu de l’affaiblir. (Applaudissements.)

“ Il suffit pour s’en convaincre d’avoir des yeux pour voir et un peu de mémoire pour comparer. Qui oserait soutenir aujourd’hui, à moins d’être de parti pris, qu’il y a un an la France n’était pas plus heureuse, plus tranquille, plus forte au dedans, plus respectée au dehors ? Qui pourrait contester que la République était plus solide, moins menacée, que les partis hostiles étaient moins entreprenants, moins audacieux, parce qu’ils étaient découragés et sans espérance ?

“ La raison en est simple, nous avons enlevé aux partis monarchiques une partie de leurs troupes et de leur clientèle, en attirant à la République une foule de braves gens, de conservateurs sincères et sans parti pris, qui n’exigeaient rien que d’être un gouvernement d’ordre et de travail, de tolérance et d’apaisement, faisant appel à l’union de tous les bons Français, n’ayant en vue que l’intérêt du pays, en un mot un gouvernement véritablement national. (Vifs applaudissements.)

“ On a pensé depuis que cette politique-là n’était pas bonne, qu’elle faisait trop d’amis à la République et que c’était dangereux pour elle. On a consigné à la porte tous ceux qui pourraient avoir la tentation de s’y rallier et on s’étonne aujourd’hui que beaucoup de ces conservateurs rebutés et bafoués retournent à l’état militant et intransigeant et qu’ils témoignent de leur mauvaise humeur contre le gouvernement ! On ne récolte que ce qu’on a semé. (Marques d’approbation.)”

Parlant de la situation parlementaire, M. Méline a aussi prononcé ces paroles si frappantes de justesse :

“ Il n’est pas besoin d’être nationaliste pour dénoncer et essayer de corriger le mauvais fonctionnement du régime parlementaire, pour faire respecter la liberté de la tribune qui n’est plus qu’un mot et qui n’appartient plus qu’aux partis révolutionnaires, pour enrayer le flot montant des interpellations qui paralyse tout travail parlementaire et réduit la Chambre à l’impuissance législative, pour limiter l’initiative parlementaire qui livre nos finances à la surenchère électorale et au pillage, enfin, pour arrêter les empiètements croissants de la Chambre sur les

ministres qui ne leur laissent plus la moindre liberté d'action et de mouvement et donnent au pays l'impression qu'il n'est pas gouverné. (Applaudissements.)”

Enfin le chef des républicains progressistes a dénoncé l'étrange coalition, la concentration monstrueuse dont le gouvernement actuel donne le spectacle :

“ Comment, en effet, le pays pourrait-il comprendre ce qui se passe dans les régions parlementaires et quelle moralité veut-on qu'il tire de la composition du cabinet qui vient de se former ?

“ Je ne me plains pas de la présence dans le ministère du général de Galliffet ; je me borne à observer que si nous avions fait pareille chose, quand nous étions au pouvoir, nous ne serions pas sortis vivants des mains de M. Millerand et de ses amis (Rires et applaudissements) ; mais est-ce que ce n'est pas un véritable défi au bon sens, à la raison que la réunion, sur les bancs ministériels, de l'homme d'État qui a passé sa vie à combattre le socialisme, qui a fait contre lui ses plus admirables discours, qui l'a dénoncé à toute la France “ comme un instrument de détresse et de servitude,” et du chef même du parti collectiviste, de l'auteur du célèbre programme de Saint-Mandé, qui a prononcé ces paroles mémorables : “ N'est pas socialiste quiconque n'accepte pas la substitution de la propriété collectiviste à la propriété capitaliste,” et qui indiquait à titre d'exemple, comme mûres pour l'appropriation sociale, c'est à dire pour la confiscation par l'État, les raffineries de sucre ?

“ Certes, nous avons vu des tentatives de concentration hardies : mais, au moins, il y avait, dans tous les cabinets de concentration, un certain nombre d'idées communes, d'où on pouvait dégager une formule de gouvernement ; sur le principe même de la défense de notre société, tous étaient d'accord.

“ Dans le cabinet actuel, rien de pareil ; sur la question de la propriété individuelle et des droits du capital aussi bien que sur l'impôt, sur les conditions du travail, sur les rapports de l'Église et de l'État, sur la revision de la Constitution, il y a un abîme entre M. Waldeck-Rousseau et M. Millerand ; l'un représente la société actuelle, l'autre, la révolution sociale ; c'est tout dire.”

Ce discours de M. Méline suffirait seul à placer celui-ci au rang des hommes d'État. Il y a bien longtemps qu'un aussi excellent langage n'a été tenu en France par un chef républicain. Voici un homme qui fait appel à l'union de tous les bons Français, qui

montre la noble ambition de fonder un gouvernement vraiment national, qui ne veut pas d'ostracisme, mais qui prêche la tolérance, l'ordre, le travail. Sans doute cet homme n'est pas catholique, et durant son passage au pouvoir, il n'a pas suffisamment manifesté par des actes ses dispositions bienveillantes et conciliatrices. Mais, en tenant compte des circonstances, il est le plus acceptable des *leaders* actuels. Il n'a point de fanatisme et il est honnête. S'il le veut, il peut jouer en France un rôle salutaire et réparateur. *L'Univers* a commenté avec éloges le discours de M. Méline :

“ Pas n'est besoin, a-t-il dit, de répéter ici, une fois de plus, que nous ne saurions être d'accord avec l'éminent orateur sur tous les points de son programme politique. Mais ce n'est pas de cela qu'il est question, pour le moment. Deux routes s'ouvrent devant le gouvernement de la République et le pays. Le ministère en a choisi une. M. Méline, fidèle à ses principes, dit qu'il fallait prendre l'autre. Il ne soutiendra point un cabinet qui s'est mal engagé. Il entend consacrer ses efforts, son crédit, dans l'intérêt même du régime et de la France, à déterminer une orientation différente. Le chef des progressistes a raison. Tous ceux qui veulent l'ordre et la paix obtenus normalement, sur le terrain constitutionnel, par le respect des droits, lui doivent leur appui.

“ La République, pour sortir raffermie de la crise présente, n'a qu'un chemin à suivre, celui que montre M. Méline.”

Nous désirons sincèrement qu'à la rentrée des chambres, le chef des modérés puisse grouper autour de lui une majorité suffisante pour culbuter le ministère Waldeck-Rousseau, et reprendre le pouvoir.

* * *

En Belgique, les crises succèdent aux crises. Nous avons vu, le mois dernier, que le gouvernement Vandenspeereboom avait retiré son projet de loi électorale, et qu'il avait annoncé la formation d'une commission de quinze membres, à qui seraient soumis les différents projets qui semblaient se partager la faveur du parlement. Cette commission a rejeté tous les projets, y compris celui du gouvernement. Là-dessus le premier ministre, mal soutenu par le roi, a donné sa démission. L'ancien premier ministre, M. de Smet de Naeyer, a été appelé à former une nouvelle administration. Il va proposer, paraît-il, un projet électorale favorable à la représentation proportionnelle intégrale. Ce projet rencontrera

une vive opposition à droite aussi bien qu'à gauche. Le groupe catholique dont M. Woeste est le chef, est très hostile à la représentation proportionnelle, qui est également combattue par une fraction importante de la gauche.

On lit dans une dépêche de Bruxelles adressée à un journal français : " Quant à la lutte autour de la question électorale, elle paraît devoir se simplifier beaucoup, en raison de la scission qui s'est produite chez les socialistes, les uns repoussant tout système électoral en dehors de l'appel au peuple sur la question du suffrage universel pur et simple ; les autres, au contraire, se déclarant prêts à se contenter de la représentation proportionnelle. Cette division du parti socialiste est un des traits particuliers de la situation. Elle a, d'ailleurs, son équivalent dans la scission de la droite. Il est clair que les partis belges vont, comme les partis français, se fractionner en groupes multiples et ce fractionnement ne sera pas précisément pour faciliter le bon fonctionnement du régime parlementaire."

Il est bien malheureux que les catholiques belges soient ainsi divisés sur une question de cette importance. Cette scission pourrait bien les renverser du pouvoir, qu'ils détiennent depuis 1884.

*
* *

La question du Transvaal n'a pas encore reçu sa solution définitive. Les concessions faites par le président Krüger et le Volskrood avaient paru détendre la situation. Un important débat a eu lieu sur ce sujet dans la chambre des Communes. Le chef de l'opposition, M. Campbell-Bannerman, a fortement fait résonner la note pacifique : " Quant à la guerre et aux préparatifs de guerre, s'est-il écrié, je répète ce que j'ai toujours dit. Je ne vois absolument rien qui nous fournisse une excuse à une intervention par la force. Une guerre, même heureuse, serait une calamité des plus terribles. Elle engendrerait pour plusieurs générations une animosité de races qui rendrait impossible tout bon gouvernement dans le sud de l'Afrique. La politique à suivre, c'est de faire agir sur le gouvernement du Transvaal l'influence des Hollandais du Cap." L'orateur a rendu justice aux Boërs.

" Il est naturel, a-t-il dit, que les Boërs éprouvent de la répugnance à conférer rétroactivement les droits électoraux à une

grande quantité d'étrangers qui leur sont inconnus, dont le nombre est indéterminé et qui, dans un plébiscite pour l'élection d'un président, étoufferaient complètement la voix des Boërs.

“ La franchise accordée au bout de sept ans a reçu l'approbation des Uitlanders eux-mêmes.

“ Il serait ridicule pour l'Angleterre d'engager une guerre pour faciliter à certains Anglais les moyens d'abjurer plus rapidement leur nationalité.

“ Les difficultés qui restent à régler sont relativement peu importantes. Pourquoi ne pas employer dans le sud de l'Afrique la patience, le tact et l'esprit amical qui ont permis de faire disparaître dans le Canada toute animosité de race entre les Anglais et les Français ? ”

M. Chamberlain a répondu au chef de l'opposition par un discours habile. Il a déclaré ne pas vouloir recourir à la violence, et a informé la chambre que le gouvernement avait proposé à M. Krüger de confier l'examen des concessions électorales proposées devant le Volskraad à une commission mixte.

Cette proposition a fait entrer la question dans une nouvelle phase. Le président du Transvaal n'y a point acquiescé. Les Boërs ne veulent pas admettre une ingérence étrangère dans l'exercice des pouvoirs législatifs de leur parlement. La république sud-africaine se prépare à combattre énergiquement si elle y est forcée. En Angleterre, le bureau de la guerre fait aussi des préparatifs militaires considérables. Tout paraît indiquer que la crise touche à son point culminant.

* * *

Notre session fédérale est enfin terminée. Le parlement a été prorogé le 11 août, après avoir siégé cinq mois moins cinq jours. Sir Wilfrid Laurier a renoncé à faire adopter cette année par les Communes les résolutions relatives au Sénat. Et cela a abrégé la session de quelques jours. Le chef de l'opposition, sir Charles Tupper, est parti pour l'Europe, le 3 août.

Les derniers travaux du parlement ont consisté à voter le budget supplémentaire et les subsides aux chemins de fer. Le total des sommes votées durant cette session s'élève au chiffre de \$59,675,034, qui peut se décomposer comme suit : Premier budget \$46,286,550 ; budget supplémentaire, \$5,048,189 ; subsides aux

chemins de fer, \$5,540,265 ; subvention pour le pont de Québec, \$1,000,000 ; chemin de fer du Drummond, \$1,600,000 ; loyer au Grand-Tronc, \$140,000 ; don à la ville d'Ottawa, \$60,000.

*
* * *

Un autre membre du parlement, et non le moindre, sir James Edgar, orateur de la chambre des Communes, est mort durant les dernières semaines de cette session meurtrière, qui avait déjà vu disparaître les honorables MM. Wood, Sanford, Ives et Geoffrion. Le défunt était né en 1841, à Hartley. Il fit ses études à Lévis et à Lennoxville. En 1864, il fut admis au barreau de Toronto, et pratiqua le droit dans cette ville durant de longues années. En 1871, il fut battu dans le comté de Monck, élu en 1872, et battu en 1874. Il essuya encore trois ou quatre défaites électorales, jusqu'en 1884, où il fut élu pour Ontario-Ouest, qu'il représentait encore à son décès. Il avait été choisi comme orateur en 1896, et nommé chevalier commandeur de Saint-Michel et Saint-George en 1897. Sir James Edgar était un lettré et un homme modéré.

C'est M. Bain, député de Wentworth, qui l'a remplacé au fauteuil présidentiel.

Peu de jours après la prorogation, le Sénat a aussi perdu un de ses membres les plus importants et l'une de ses figures les plus marquantes, par la mort de l'honorable M. Bellerose. M. Bellerose était âgé de 79 ans. Il était dans la politique depuis 1863. C'était donc un vétéran de notre parlement. Il avait représenté le comté de Laval avant la Confédération, et le représenta encore après, à Québec jusqu'en 1875, et à Ottawa jusqu'en 1873. Il fut nommé au Sénat le 7 octobre 1873, et y siégea jusqu'à sa mort. M. Bellerose était un homme énergique et d'une prodigieuse activité. Il parlait avec vigueur et conviction. En politique, c'était un conservateur indépendant.

Tho Chapais.

Québec, 25 août 1899.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Saint Bonaventure : Les Dons du Saint-Esprit, pour le mois de juillet, par l'abbé Pailler. Un volume in-16 de 142 pages. Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 25 cts.

Les malheurs actuels de l'Église ont inspiré à Léon XIII la pensée de recourir chaque année, par une neuvaine préparatoire à la Pentecôte, au Saint-Esprit. Voici un opuscule tout indiqué pour aider à se renouveler dans cette dévotion. On y trouvera, avec un exposé succinct du dogme catholique, la piété effective de saint Bonaventure. Cet enseignement, il faut bien le dire, échappe à la plupart des chrétiens de nos jours. Ils pratiquent les sacrements, s'adonnent à une foule de dévotions louables sans doute, mais sans se préoccuper assez de la manière dont la grâce opère dans les cœurs. Le divin Paraclet occupe une place à part dans l'œuvre de notre sanctification, et, il faut bien le dire, nous n'y pensons pas assez. C'est pourquoi nous nous faisons un devoir de recommander cet opuscule.

* *

Le Péril occultiste.—Les Thèses de l'Occultisme.—Leur Néant,—Leur Péril, par Georges Bois, avocat à la cour de Paris. Un vol. in-18 jés., xvi-314 pages, avec figures, à Paris, chez Victor Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 85 cts.

Depuis l'Encyclique *Humanum genus* de 1884, M. Bois s'est donné la tâche patiente d'étudier et d'expliquer au public catholique le monde secret qui s'agite sous la société chrétienne. Son premier volume dans cet ordre d'idées, la *Maçonnerie nouvelle du Grand Orient*, publié en 1892, résultat de huit années de recherches, explique tout ce qui se passe sous nos yeux et décrit ce que nous allons encore voir si Dieu n'y pourvoit. Ce n'est pas un développement littéraire : c'est une suite de documents indiscutables. Le *Péril occultiste* fait la même œuvre sur un terrain plus difficile encore et plus spécial. L'occultisme n'est pas ce que beaucoup en pensent de prime abord, c'est-à-dire une collection de pratiques et d'idées décidément trop absurdes pour occuper et surtout pour séduire des esprits sérieux ! C'est, au contraire, une philosophie hérétique très étudiée, très captieuse, capable de séduire, car elle a séduit beaucoup d'esprits cultivés. Et c'est précisément à ceux-là qu'elle s'adresse en leur promettant le secret et la solidarité de l'initiation. C'est une doctrine essentiellement fondée sur la théorie de ce qu'on nomme le Plan Astral (cons titution ternaire de l'univers et de l'homme) et les conséquences qui en découlent par la méthode analogique. Ces conséquences embrassent tout le champ des relations du monde sensible et du monde invisible : destinée de l'homme après la mort, la question des esprits, les évocations, la divination et les divers procédés de divination, les êtres qui peuplent l'invisible, leur pouvoir, leurs relations avec l'homme, la magie, la cabale, l'alchimie mys-

tique, les instruments de travail, de recherche et d'action dans le domaine de l'invisible, et notamment le Tarot, etc.. Au nombre des figures qui éclairent le texte on trouvera la reproduction des vingt-deux arcanes majeurs du Tarot. M. Bois n'avance rien qu'il n'ait soin de prouver: une bibliographie spéciale très documentée suit chacun des douze chapitres de son livre.

*
* *

Deux étendards. Liberté d'enseignement et monopole, par le P. Aloys Pottier, S. J. Un volume in 8° de 23 pages. Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 15 cts.

Dans ce discours, nous trouvons un admirable résumé de toute la question actuelle de l'enseignement. D'un côté l'État avec l'athéisme, avec la violation éhontée des droits les plus sacrés de la famille, avec ses écoles couvrant du manteau de je ne sais quelle neutralité suspecte les écoles sans Dieu qu'entretient le trésor public, avec sa morale indépendante, de l'autre les maisons d'éducation religieuse avec l'Évangile comme base de leur enseignement si fécond, avec le dévouement des maîtres se substituant à la formation du foyer domestique et y suppléant, avec des principes stables parce que l'Église leur communique une sève toujours nouvelle et toujours féconde. Tels sont les deux étendards qui se disputent aujourd'hui l'élite de la société contemporaine.

Mais non content de signaler le péril qui nous menace, l'orateur essaie de soulever un coin du voile qui nous dérobe l'avenir. La franc maçonnerie, après avoir longtemps fourbi ses armes dans le secret des loges, démasque enfin ses batteries, et sous prétexte d'unifier les esprits dans une même pensée de patriotisme, prépare, comme autrefois la Réforme, le plus dur asservissement qui ait jamais pesé sur l'âme des nations. Au nom du patriotisme auquel elle ne croit pas, au nom de la science dont la banqueroute s'accuse de jour en jour, au nom de l'honneur qui est un mensonge de plus dans sa bouche, elle abuse les masses et les enchaîne au char de ses triomphes. Le P. Pottier a fait justice de ces prétentions malsaines, il a montré Satan marchant à la conquête du foyer domestique par la confiscation voulue de l'âme des enfants; et c'est parce que sa parole a trouvé un écho fidèle dans les cœurs chrétiens, qui résistent malgré tout, qu'elle a retenti comme un cri d'alarme.

X...

*
* *

Etude sur la malice intrinsèque du mensonge, par un Professeur de théologie. Un volume in-12 de 34 pages. Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 15 cts.

De toutes les questions que discute la théologie morale, il n'en est peut-être pas de plus embrouillée, de plus gênante pour les confesseurs, que celle du mensonge. Elle a fait le tourment de saint Augustin, et les auteurs modernes, depuis saint Thomas jusqu'aux PP. Buceroni et Génicot, ont essayé vainement de l'éclaircir à leur tour. C'est tout un monde d'idées neuves, mais judicieuses, que l'auteur inconnu de cet opuscule ouvre devant nous, et, disons-le de suite, sans se lancer dans la vague et dans aucune théorie risquée ou de mauvais aloi ! Quelle jouissance pour l'esprit le plus exact de le suivre pas à pas de déduction en déduction et d'arriver, comme malgré soi, à cette conclusion magique qui résume toute la question : *Le mensonge consiste à parler contre sa pensée, avec l'intention d'induire en erreur quelqu'un qui a droit de savoir la vérité.*

Mgr LE MONNIER.

* *

La Vie américaine, Ranches, fermes et usines, par Paul de Rousiers. Un volume in-12. Chez Firmin-Didot et Cie, 56, rue Jacob, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 85 cts.

Intéressante publication qui décrit les merveilleux développements des villes de l'Ouest, qui ont surgi comme par enchantement dans ces plaines encore sauvages, il y a cinquante ans. La vie des ranches et des immenses fermes de ces contrées s'y déroule aussi sous nos yeux. Nous recommandons ce livre à ceux de nos lecteurs qui sont curieux de connaître la vie intense de ces villes de l'Ouest et celle des ranches, aussi bien que celle des villes manufacturières de l'Est, qui attirent malheureusement tant de nos compatriotes. L'ouvrage se termine par un chapitre sur *la grande ville du Commerce et de la Banque*, New-York.

* *

Le Chevalier de Montizambert, en religion Frère Irénée, des Écoles chrétiennes, par Ernest Rivière. 1 vol. in-8°, chez Alfred Cattier, à Tours, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 75 cts.

M. Rivière nous dit que son but, en publiant cette vie populaire d'un des plus éminents disciples du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, a été de *faire du bien*. Nous croyons que son livre si bien écrit et illustré est appelé à en faire beaucoup. Rien n'est beau comme le dévouement obscur de ces bons frères qui se vouent à élever l'âme et l'intelligence de ceux qui sans eux vivraient dans l'ignorance. Dans le modèle que nous offre M. Rivière, il y a plus que chez la plupart des bons frères. "Comme son maître dans la vie spirituelle, frère Irénée appartenait à l'une des plus illustres familles de France ; comme lui, à l'appel divin, il renonça à une brillante carrière, abandonna tout : famille, châteaux, magnifiques domaines, joies terrestres, pour se vouer à l'éducation des pauvres.

Devenu le Frère Irénée, le chevalier de Montizambert, comme l'humble violette, ne cherchait point à paraître ; mais le suave parfum de ses vertus le trahit et préserva sa mémoire de l'oubli que son humilité avait désiré."

M. Rivière s'est donné pour tâche de faire connaître les héros inconnus. Sous le titre de *Un oublié*, GEOFFROY DE PONTLANC, il nous raconta les exploits d'un chevalier sans peur dont le nom même avait été oublié. Cet intéressant petit volume, illustré de vues de Lannion, que le héros a si vaillamment défendu, est publié Rennes, chez Fr. Simon, au prix de 40 cts ; il est aussi en vente chez MM. C. O. Beauchemin et fils, à Montréal.

* *

L'Église et la Pitié envers les animaux, textes originaux, puisés à des sources pieuses. Premier recueil, sous la direction de la marquise de Rambures, avec une préface par Robert de la Sizeranne. 1 vol. in-12, orné d'une gravure. Librairie Victor Lecoffre, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 65 cts.

La pitié envers les animaux est un devoir pour tous et dès les premiers siècles de l'histoire de l'Église, le nouvel esprit qui aimait le monde se manifesta dans ce domaine spécial de la charité. Depuis lors, c'est toujours chez les hommes attachés à l'Église qu'il se manifeste, tandis que dans les milieux hostiles ou indifférents à l'Église, il faut descendre jusqu'à Montaigne pour en trouver un exemple bien caractérisé. Et depuis Montaigne, il faut venir

jusqu'à la seconde moitié du siècle dernier, pour apercevoir, en dehors du Christianisme, quelque affirmation d'une loi de la pitié envers le monde inférieur à nous.

Pour mieux mettre ce fait en lumière, un savant auteur a rassemblé en un charmant volume et publié dans leur langue originale, un certain nombre de textes empruntés à des écrivains anciens et modernes, français et étrangers.

*
* *

Liévin, Liévinette, par Ch. de Ricault d'Héricault. 1 vol. in-12, chez Henri Gauthier, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 75 cts.

On est souvent en recherche de romans honnêtes dont la lecture puisse amuser sans danger pour l'âme. Nous avons la bonne fortune de pouvoir présenter aujourd'hui à nos lecteurs un drame intéressant pour l'intelligence, frais et doux pour le cœur et bon et pur pour l'âme. Ces qualités ne se trouvent pas toujours dans les romans qu'on nous offre. M. Ch. de Ricault d'Héricault a su les réunir dans *Liévin, Liévinette*.

*
* *

Code scolaire de la province de Québec, par Paul de Cazes. 1 vol. grand in-32 de 420 pages. Prix, relié en toile, \$1.50. En vente chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal.

Nous devons féliciter M. de Cazes d'avoir, si bien et si promptement, mis à la disposition du public, un ouvrage devenu indispensable pour tous ceux qui s'occupent de l'éducation, à cause des changements notables qui ont été faits par la loi adoptée à la dernière session. Ce livre contient, outre le texte de la nouvelle loi, un index des plus détaillés, les règlements scolaires du comité catholique et une table de référence qui permet de comparer les articles de la législation nouvelle avec ceux du titre cinquième des Statuts refondus de la province de Québec, que remplace la loi actuelle.

*
* *

Le Sault-au-Récollet, par Chs.-P. Beaubien, curé. 1 beau volume in-8°, chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : \$1.00.

Nous arrivons un peu tard pour annoncer ce beau livre paru déjà depuis plusieurs mois. Ce n'est que ces jours derniers que nous avons pu le parcourir. Nous n'hésitons pas à le recommander chaleureusement à nos lecteurs. Rien de plus intéressant que le récit de la fondation et du développement de nos bonnes et chères paroisses canadiennes. Il serait à désirer que MM. les curés de beaucoup de nos anciennes paroisses en fissent autant; que de beaux et d'intéressants récits n'y trouverions-nous pas! S'ils ne veulent ou ne peuvent pas en faire des volumes aussi considérables que celui de M. Beaubien, les pages de la REVUE CANADIENNE leur sont ouvertes pour y consigner les souvenirs qui méritent d'être conservés.

A. L.